

Sophie Dubé

Une Terre Pour Demain

Nouvelles

Editions du Martinet

Sommaire

Préface de l'auteur	p 3
Les trois couleurs	p 6
Une fleur unique au monde	p 54
L'élite	p 103
De l'autre côté du mur	p 181



Préface de l'auteur

Ces quatre nouvelles s'inscrivent dans un genre que j'appelle « biologie-fiction » !

Elles sont en effet inspirées de ce que je sais de la vie, puisque je suis, par formation et par passion, une biologiste. Mais la vie n'est pas seulement ce que la science moderne, matérialiste et réductionniste, nous en dit. La vie est avant tout une expérience personnelle, sensible, et spirituelle. « *Science sans conscience....* » on connaît la suite. Le regard que je pose sur le monde est le regard d'une biologiste, mais reste avant tout le regard d'un être humain.

Deux de ces nouvelles, *l'Élite*, et *Les Trois Couleurs*, ont été publiées en 2003 et 2004 par les Editions Encre Bleue. Les deux autres, *Une fleur unique au monde*, et *De l'autre côté du mur*, n'ont jamais été publiées avant. Pour moi, cependant, les quatre constituent un ensemble, un peu comme les quatre

saisons de la Terre.

Cela s'ouvre avec le printemps, dans une France rurale où le temps prend encore son temps, et où rien ne semble menacer la pérennité de la vie. Cela se poursuit avec l'été, sous le soleil implacable d'une île perdue, avec un naturaliste qui se heurte pour la première fois à la dureté du monde moderne. Cela se prolonge avec l'automne, quand la folie des hommes commence à toucher le cœur même des relations familiales. Et ça se termine par l'hiver, l'hiver d'un monde où la nature sauvage a presque disparu.

Quatre nouvelles pour décliner des interrogations, des inquiétudes, mais aussi l'espoir et l'amour indéfectible de la vie.

Ces nouvelles ont été écrites il y a longtemps, mais elles sont plus que jamais d'actualité. L'avenir est devenu le présent et les craintes hypothétiques qui m'avaient poussée à écrire ces histoires ne sont devenues, hélas, que trop réelles.

Et pourtant je veux encore croire à une fin « heureuse », malgré ce monde qui n'en peut plus d'agoniser dans l'indifférence révoltante de nos dirigeants. Et en dépit de tout je continue à aimer cette nature qui souffre et à vouloir partager cet amour avec les autres.

Le Martinet Noir, que j'ai choisi pour accompagner

mes éditions, est pour moi un symbole très fort. Menacé – comme tant d'autres espèces - par la disparition des insectes dont il se nourrit et la destruction de ses lieux de nidification, il est *l'oiseau qui ne touche jamais terre...* Puisse-t-il nous inspirer !

LES TROIS COULEURS

*Pour Luc,
Mon enfant de lumière...*

1

Leonardo

Cet endroit autrefois s'appelait les Trois Douleurs. Seule une petite maison se dressait à l'orée de la forêt, lorsque je suis arrivé, moi, Charles Lecomte, pour la première fois au village, en qualité de nouvel instituteur. Dans la maison vivaient le jeune Leonardo et sa mère, Marie.

C'était mon premier poste, et ce fut aussi mon dernier... Il y a ici, dans ce coin de terre niché entre la vallée ensoleillée et la montagne fraîche une telle douceur de vivre que, sans que je l'aie choisi ou décidé, ma vie s'est gentiment tressée à ce pays, jusqu'à ce que j'en fasse moi-même partie.

L'école n'avait qu'une classe, à l'époque. Une seule classe dans laquelle tous les enfants apprenaient ensemble, depuis l'âge de six ans jusqu'au Certificat d'Etudes. Rares étaient ceux qui continuaient au-delà. La plupart reprenaient alors la ferme de leurs parents, ou entraient en apprentissage. Les gens n'étaient pas plus malheureux pour autant. Il y avait du travail pour tout le monde, en ce temps-là.

Parmi la petite vingtaine d'enfants de l'école, Leonardo a vite attiré mon attention. Il avait un regard particulier, rêveur, d'une beauté fascinante, qu'il plongeait dans le vôtre avec une sorte d'ingénuité, comme s'il cherchait à lire directement vos pensées. Il était aussi d'une grande beauté, avec ses boucles presque noires qui auréolaient son visage hâlé. Ses yeux, presque verts, brillaient comme des bijoux dans ce visage qui respirait la santé. Il avait une présence extraordinaire et j'étais persuadé d'avoir trouvé là le meilleur élève de la classe.

Leonardo pourtant parlait peu, et semblait répugner à participer au travail collectif. Je fus très déçu lorsque je m'aperçus qu'il écrivait très mal, avec

une orthographe déplorable. Mais le pire, c'est qu'il savait à peine lire. Bien qu'il eût 12 ans, il ânonnait en lisant comme un petit débutant, s'arrêtant n'importe où au milieu d'une phrase comme s'il était brusquement épuisé, puis repartant laborieusement, continuant ainsi jusqu'à ce que je fasse cesser sa torture en demandant à son voisin de poursuivre.

Je dois rendre justice à la gentillesse des enfants de sa classe: jamais aucune moquerie, même pas un regard ironique, ne venaient fustiger les efforts dérisoires qu'il faisait. Mais si personne ne se moquait, personne non plus ne semblait être réellement son ami. Leonardo passait ses récréations seul dans un coin de la cour, absorbé par la contemplation du feuillage des arbres ou de la forme des nuages.

L'ancien instituteur habitait toujours le village. Il y avait pris racine en épousant une femme du pays. Peu de temps après mon arrivée, il m'invita à venir prendre l'apéritif et me fit comprendre que je pouvais compter sur ses conseils et son expérience.

Mais quand je lui parlai de Leonardo, il hocha gravement la tête en silence, se contentant de grommeler:

"Oui, oui, bien sûr... Leonardo... Je ne sais pas quoi vous dire. Je n'ai jamais rien compris à ce garçon!".

Il y avait autour de lui comme une brume de mystère, une sorte de mur invisible comme en dresse parfois le malheur autour des gens qui en sont frappés. Personne ne parlait vraiment, et je ne savais pas quelle question poser. Et pourtant, j'étais sûr qu'il y avait des choses qu'il fallait que je sache.

L'occasion me fut donnée un lundi vers la fin du mois d'octobre. Leonardo était absent, et aucun enfant ne se porta volontaire pour lui apporter ses leçons... C'est ainsi qu'à la fin de la classe, je me dirigeai résolument vers la maison isolée à l'orée de la forêt.

2

Leonardo et Marie

Après avoir frappé, j'entendis une voix ferme et claire m'inviter à entrer. Dans la petite maison, il faisait très sombre, et, ébloui par le soleil brillant de cette fin d'après-midi, j'eus du mal à distinguer la silhouette frêle d'une femme encore jeune qui était assise près de la cheminée. Elle tenait sur ses genoux un ouvrage au crochet, une sorte de petite nappe très ajourée. La maison n'avait qu'une pièce, et à l'autre extrémité, j'aperçus deux lits, un grand et un petit, dans lequel Leonardo était couché. Il ne dormait pas cependant, et comme à l'accoutumée, il me regarda en face, en m'adressant un sourire radieux. Cet accueil me fit chaud au cœur et je fus sûr à ce moment d'avoir bien fait de venir.

La femme se leva et me fit face, mais quelque chose dans son regard me parut étrange, car je ne m'aperçus pas tout de suite qu'elle ne me voyait pas. Elle était aveugle.

De son lit, Leonardo lui dit:

- C'est Monsieur Lecomte, tu sais, l'instituteur...

Elle me sourit et m'invita à m'asseoir près de la cheminée.

- Leonardo n'était vraiment pas bien ce matin, me dit-elle. Mais il va mieux ce soir, et il ira à l'école demain.

- Je suis content qu'il aille bien. Je lui ai apporté ses leçons. Il faudrait qu'il recopie les feuilles que je lui ai apportées sur son cahier.

- Il fera de son mieux, d'ailleurs il va s'y mettre tout de suite. Leonardo?

Comme s'il n'attendait que ce signal, Leonardo bondit hors de son lit et vint chercher les feuilles de papier que je lui tendais. Il s'installa à la grande table qui trônait un peu plus loin et entreprit de recopier ses leçons.

Marie reprit alors, d'une voix basse, presque murmurée.

- Comment se débrouille-t-il en classe cette année?

Il me sembla qu'il y avait dans cette question en apparence anodine comme une supplique cachée.

J'évitai de répondre directement.

- Je n'ai pas beaucoup d'expérience, vous savez, je débute, et c'est ma première classe...

- Mais?

- Il y a un petit problème avec Leonardo, en Français essentiellement. Parce qu'en calcul, il se débrouille très bien.

Elle hocha la tête et baissa encore davantage la voix pour me dire:

- J'envisage de le placer comme apprenti l'année prochaine, chez un ébéniste, pas très loin d'ici. Aux Grandes Fontaines. Je suis sûre qu'il se débrouillerait bien. Jusqu'à présent, les études ne donnent pas grand chose. Il vaudrait mieux qu'il apprenne un bon métier. Je préfère qu'il soit ébéniste plutôt que maçon ou ouvrier agricole.

- Mais lui, qu'en pense-t-il?

- Il ne dit pas non. Il sait qu'il devra gagner sa vie le plus tôt possible. Mais, d'un autre côté, je sais qu'il voudrait savoir lire.

- Rien n'est perdu! Il faudrait que quelqu'un l'aide, à la maison, pour ses devoirs...

- Comme vous pouvez le constater, je ne le peux pas....

- Et personne d'autre...

- Non, personne d'autre. Il n'y a personne d'autre.

- Moi je pourrais le faire. Si Leonardo pouvait rester un peu après la classe...

- C'est impossible. Il y a un certain nombre de choses que je ne peux pas faire moi-même, comme couper le bois, rentrer les poules... Leonardo doit rentrer avant la nuit, pour faire tout ça. Il ne peut pas rester à l'école.

- Eh bien c'est moi qui viendrai!

- Mais non, je ne peux pas accepter! Je ne pourrais pas vous payer.

- Je ne veux pas être payé. Je suis déjà payé pour enseigner à votre enfant. Il faut que je trouve un moyen pour qu'il y arrive. Il n'y a pas de raison!

Elle se tut pendant un bon moment. Comme si elle mesurait tous les aspects de ma proposition avant de me donner une réponse.

- D'accord, me dit-elle enfin. Mais si Leonardo

ne progresse pas, il faudra me le dire, et alors on arrêtera tout. Je ne veux pas abuser de votre générosité.

Avant de partir, je m'installai un instant à côté de Leonardo. Il s'escrimait sur son cahier, tâchant de recopier toutes les leçons du jour; mais son cahier était plein de ratures, et la plupart des mots qu'il avait tracés étaient bourrés de fautes d'orthographe, au point d'en être illisibles. Il me sourit d'un air contrit.

Je lui dis simplement:

-Fais de ton mieux, c'est tout. A demain!

Sur le chemin du retour, je marchais lentement, malgré la nuit qui tombait et le vent qui fraîchissait. Je tâchais de faire le point sur ce que j'avais vu et entendu. Marie m'avait semblé une femme intelligente, douce et de bonne condition sociale. Elle s'exprimait même avec une certaine distinction. J'avais aperçu une étagère couverte de livres, qui semblait un peu déplacée dans cette maison au confort sommaire. Les livres étaient rares, à cette époque, surtout chez les gens de condition modeste.

A qui étaient ces livres? A Marie? Mais elle était aveugle! A Leonardo? Mais il savait à peine lire! A son père? Mais où était-il? Qui était-il? L'avait-il seulement connu? Je me demandais si Leonardo n'était pas un enfant illégitime, mais je repoussai

immédiatement cette idée infamante. De toutes façons, j'avais à l'école la fiche d'inscription de chaque enfant. Je voulus en avoir le cœur net et sans attendre le matin j'allai consulter celle de Leonardo. Voilà ce que je pus y lire:

Mère: Marie Fiorentino. Père: *Décédé.*

Décédé. Voilà.

Leonardo, sa mère Marie, et son père, d'origine italienne sans aucun doute, décédé. Quand? Comment? Dans quelles circonstances?

Pourquoi Marie et son fils restaient-ils seuls? N'avaient-ils pas une famille, des parents qui pourraient les recueillir? Ils semblaient vivre à part, comme sur une île, loin du bourg, loin de tout. Isolés par quoi? La distinction même de Marie la plaçait déjà à l'écart. L'origine étrangère de son mari ne devait pas simplifier les choses. De quoi vivaient-ils avant son décès? Et de quoi vivaient-ils maintenant?

Somme toute, cette visite avait soulevé plus de questions qu'elle n'en avait résolues, mais je décidai d'être patient et de me concentrer sur le travail à faire, qui ne manquait pas.

Notre petite vie se régla d'elle-même, tout naturellement. Lorsque l'heure de la sortie de l'école

arrivait, je laissais Leonardo rentrer chez lui et vaquer aux diverses tâches qui lui incombait, tandis que je corrigeais les devoirs de la journée et préparais le travail du lendemain. Ensuite, je prenais le chemin vers l'orée du bois pour y retrouver Leonardo et le faire travailler. Le premier soir, lorsque Marie me convia à rester et à partager leur souper, je fus pris au dépourvu mais j'acceptai quand même, car il y avait bien longtemps que je n'avais partagé un repas dans une atmosphère familiale et, malgré leur dénuement, Marie et Leonardo formaient à eux deux quelque chose qui ressemblait, à mes yeux de célibataire, à une vraie famille. Le lendemain, je pris soin d'apporter un pâté et une bouteille de vin, que nous partageâmes avec le repas. Et bientôt, sans que cela n'ait été vraiment décidé, nous avons commencé à partager systématiquement notre repas du soir. J'aidais de mon mieux à la préparation du dîner qui, dans sa simplicité, n'en était pas moins un vrai repas, assez éloigné des grignotages qui me tenaient lieu de repas lorsque j'étais seul chez moi. Nous parlions de toutes sortes de choses, nous riions aussi beaucoup ensemble.

Je rentrais ensuite dans mon logement de fonction, attendant à l'école, où je ne tardais pas à me coucher, après avoir lu quelques chapitres d'un bon livre.

Je devins ainsi un familier de leur maison, et m'attachai davantage encore au jeune Leonardo, dont

je pouvais apprécier la maturité et le courage. En effet, mes cours particuliers ne donnaient pas les résultats espérés. Malgré tous ses efforts, Leonardo buttait sur les mots et faisait des fautes incompréhensibles. J'avais l'impression que pour lui les mots refusaient de se tenir tranquilles sur le papier: c'était comme s'ils dansaient une sorte de ronde diabolique et se mélangeaient sans pitié. Quand le mot était très long, Leonardo commençait en général par le milieu. Même les mots les plus courts semblaient jouer à se dérober: *aigle* devenait *agile*, *crié* devenait *crié*, *violette* devenait *voilette*...

A force de le reprendre, je lui appris à suivre les syllabes une par une avec le doigt, mais alors, sa lecture devenait si lente et si laborieuse que j'avais l'impression d'avoir devant moi un enfant de 6 ans. Curieusement, certains mots pourtant assez longs, Leonardo les lisait d'un seul coup, très vite, sans une hésitation. Il arrivait parfois à lire quelques phrases à un rythme presque normal, puis, brutalement, son débit ralentissait, il commençait à faire des fautes, qui devenaient de plus en plus nombreuses, et finissait par s'arrêter en me jetant un regard qui ressemblait à un appel au secours. Je le voyais fatigué, à la limite de l'épuisement intellectuel. Et je ne comprenais pas.

J'étais persuadé que mon impression première ne m'avait pas trompé: Leonardo était intelligent. Il était même très intelligent. A l'école, il parlait peu,

mais chez lui, se sentant en confiance, il posait volontiers des questions, et je découvrais qu'il voyait les choses avec une surprenante profondeur et une grande maturité. Il faisait souvent des réflexions d'une pertinence remarquable, bien supérieures à celles que me faisaient mes autres petits élèves. Au cours de mes leçons, et surtout après, dans la détente du repas partagé, je pris l'habitude de lui parler de toutes sortes de choses, qui dépassaient le cadre de ce que j'enseignais en classe: l'Histoire, la Géographie, les Arts, la Politique, les Sciences et les Techniques, tout le passionnait. Je me mis à lui lire des chapitres entiers de mes livres préférés. Il les écoutait avec attention, et il en retirait, semble-t-il, toujours l'essentiel...

Mais, paradoxalement, pour ce qui est de la lecture, son intelligence ne l'aidait pas vraiment. Je m'aperçus qu'il devinait souvent les mots plutôt qu'il ne les lisait. Un jour, par exemple, il lut *extraordinaire* au lieu d'*étonnant*. Le sens avait été bien deviné, mais ce n'était pas le bon mot... Parfois, en devinant, il se trompait lourdement et la phrase qu'il tentait de lire n'avait plus aucun sens. Il s'en apercevait, bien sûr. Je le voyais froncer les sourcils et son regard faisait plusieurs allers et retours sur ce qu'il avait lu, tentant, souvent en vain, de repérer son erreur pour la corriger.

Tout cela était très troublant. Je ne savais plus que faire pour lui venir en aide. J'avais cru qu'en

reprenant les bases, les principes de notre écriture alphabétique, je pourrais combler ses lacunes et lui faire acquérir une bonne lecture, mais en réalité il avait parfaitement compris comment cela fonctionnait. Pourtant, il n'arrivait pas à en tirer profit quand il s'agissait de lire.

Il faut reconnaître que la langue française est remplie de ces aberrations qui sont difficiles à justifier ou même à expliquer. Leonardo tombait dans tous ces pièges, et je me sentais parfois honteux de lui répéter des phrases comme:

"Oui, on n'entend pas cette lettre, mais cela s'écrit comme ça"

ou encore:

"Oui, ces lettres devraient se prononcer ainsi, mais dans ce mot, elles se prononcent autrement..."

Malgré tout, je ne voulais pas renoncer. C'était ma première année d'enseignement et je n'acceptais pas de rester sur un échec. Et puis surtout, j'étais absolument persuadé de l'intelligence de mon élève, et son échec était la pire injustice à mes yeux d'instituteur.

Par ailleurs, j'aimais terriblement nos soirées "en famille". Leonardo s'était attaché à moi autant que moi à lui, il était gai et gentil. Marie était une

femme charmante, très spirituelle, très fine aussi. Elle riait de bon cœur de mes plaisanteries et de celles de Leonardo. J'oubliais parfois la raison de ma présence parmi eux. J'étais heureux, tout simplement.

3

Leonardo, Marie, Paolo...

Un soir, entre la soupe et le fromage, Marie me dit (c'était une constatation plutôt qu'une question):

- Vous n'arrivez pas à grand chose avec Leonardo, n'est-ce pas?

Je vis, du coin de l'œil, l'enfant se figer sur place, et je pus presque palper la tension qui s'éleva tout à coup dans la petite maison. Je me hâtai de répondre.

- Il ne faut pas se décourager, Leonardo est intelligent, je ne comprends pas ce qui le bloque, reconnus-je, mais il ne faut pas laisser tomber."

- Oui, bien sûr, Leonardo est intelligent! J'en suis sûre! Il ressemble tellement à son père! Il est plus qu'intelligent. Mais il ne saura jamais lire."

Je sentis plus que je ne vis les épaules de Leonardo s'affaisser légèrement en direction de la table tandis qu'elle articulait cette étrange et cruelle prophétie. Sa voix s'était insensiblement durcie, et je sentis une peur sans objet sourdre lentement au fond de moi.

- *Savez-vous comment les gens du village appellent cet endroit?* me demanda alors Marie, d'une voix curieusement atone. Et comme je ne répondais pas:

- *Ils l'appellent "les trois douleurs".*

Elle eut un petit rire sans joie.

- *Je ne sais pas pourquoi ils n'en ont compté que trois.*

Il y eut un silence qui me sembla durer des heures, et elle reprit, d'une voix éteinte, qui sonna comme celle d'une très vieille femme, de quelqu'un qui aurait perdu toutes ses illusions et n'attendrait plus rien de la vie. En portant mon verre à ma bouche, pour me donner une contenance, je m'aperçus que ma main tremblait légèrement. Je savais que nous franchissions ce soir un pas irréversible et que rien ne serait plus comme avant. Moi qui voulais comprendre tant de choses à propos de Leonardo et Marie, je n'étais plus très sûr, à cet instant, de vouloir les connaître.

- *Pourtant, reprit la voix de Marie (et je l'entendais comme du fond d'un gouffre), lorsque je suis arrivée ici, avec Paolo, je croyais que ce serait le début d'une nouvelle vie, et que nous y serions heureux. Paolo était tellement courageux, et pour être intelligent, oh, je suis sûre qu'il l'était. Il était bien plus intelligent que tous les hommes que j'aie jamais rencontrés!*

Il y avait maintenant dans sa voix comme le dépit rageur d'une petite fille qui est sûre d'avoir raison et dont tout le monde se moque.

- *Mon père ne voulait pas que je me marie avec lui. Il voulait que j'épouse l'instituteur du village. Il aurait été fier, alors. Mais moi, cet instituteur, je n'en voulais pas! Il était instruit, c'est vrai, mais pour le reste, il n'arrivait pas à la cheville de Paolo. Ce n'était qu'un petit prétentieux et un arrogant.*

Pendant un moment, je crus que cette expression de mépris et de haine était dirigée contre moi et je la reçus comme une gifle en plein visage. Mais Marie continuait à parler, absorbée par le fil de ses pensées, et Leonardo posa brusquement sa main sur la mienne, et il la tint serrée pendant quelques secondes, comme pour me rassurer. Ma confusion était telle que je perdis quelques phrases du récit de Marie, mais je n'osai l'interrompre.

- Il connaissait plusieurs pays, il avait tant voyagé! Et il pouvait faire tous les métiers. Il apprenait si vite! Il pouvait faire tout ce qu'il voulait. Il lui suffisait de regarder comment un objet était fait, et il était capable d'en faire un à son tour.

Au début j'ai pensé que mon père finirait par s'en rendre compte, mais tout ce qu'il voyait, c'était que Paolo... ne savait ni lire ni écrire.

Elle avait prononcé ces mots avec difficulté, comme s'ils lui écorchaient la bouche. Puis elle reprit, et la colère fit monter sa voix vers les aigus:

Ce n'était pas de sa faute s'il n'avait pas été à l'école! Il avait dû gagner sa vie très jeune. La vie n'était pas facile dans la région d'Italie d'où il venait. Il savait pourtant parler le Français, et l'Espagnol, et même l'Anglais. Il avait appris tout seul, en voyageant dans tous ces pays. Mais ça ne comptait pas pour mon père. Il ne voulait pas que sa fille épouse un ouvrier agricole...

Paolo s'est installé dans le village. Il a travaillé pour les uns et pour les autres. Il était respecté et apprécié, même si on l'appelait parfois l'étranger, ou l'Italien, ce n'était jamais avec mépris. Mais mon père, lui, n'a jamais voulu comprendre.

Alors, quand j'ai eu l'âge de me marier, je me suis mariée sans son consentement. Mon père n'est

pas venu à la cérémonie, et ma mère et ma sœur pleuraient toutes les larmes de leur corps; car juste après nous sommes partis tous les deux du village et nous n'y sommes jamais revenus.

Il y eut un silence qui dura. Je restais immobile, attendant la suite, mais Marie ne semblait pas avoir l'intention de poursuivre. Lorsque enfin elle reprit la parole, ce fut d'une voix apaisée, celle que je lui avais toujours connue jusque là. Une voix aimable, presque légère:

- Mais je vous ennuie avec toutes ces histoires. Je vous prie de m'excuser. Je pense qu'il vaut mieux que Leonardo se couche maintenant. Au revoir.

Elle me tendit sa main. Je la serrai en balbutiant quelques mots sans importance, me levai, et enfilai mon manteau. Leonardo m'accompagna jusqu'à la porte et je compris qu'il avait peur que je ne revienne pas. Je lui passai la main dans les cheveux, et, en le regardant bien droit dans les yeux, comme lui-même savait si bien le faire, je lui dis en souriant, d'une voix bien assurée: "*A demain, Leonardo!*" Un large sourire éclaira son visage. Il avait compris que je ne l'abandonnerais pas.

Sur le chemin du retour, tandis que mes talons claquaient fort sur le sol gelé, la vision des étoiles, innombrables, sur le ciel d'encre, m'apporta un peu de réconfort. Car j'étais extrêmement troublé. Les

paroles de Marie, son admiration sans bornes pour Paolo, son amour toujours vivant pour son mari défunt, avaient éveillé une douleur étrange au fond de moi. Et c'est, hélas, la jalousie qui me révéla mon amour pour Marie.

Je dormis mal cette nuit-là. Je rêvai de Paolo. Il était assis à table à côté de Marie et plongeait dans mes yeux un regard identique à celui de Leonardo. "*Vous êtes le nouvel instituteur?*" demandait-il. Il y avait dans ses yeux comme l'expression d'une surprise un peu ironique, comme s'il me disait: *Ne sais-tu pas que Marie est ma femme? Que fais-tu chez moi? Qu'espères-tu?* Puis le rêve changeait, et le regard devenait celui de Leonardo. Il me suppliait: "*Papa!*". Et je pleurais: "*Non, je ne suis pas ton père! Oublie-moi!*"

4

La vipère

Lorsque je me rendis en classe, le lendemain matin, j'étais épuisé par la mauvaise nuit que j'avais passée, et les cris stridents des enfants me vrillèrent la tête. Je ne les avais jamais vus aussi excités. Ils criaient, s'esclaffaient et se bousculaient autour de quelque chose que je ne pouvais pas voir. Je me frayai un chemin en les admonestant:

- Silence! Taisez-vous! Ecartez-vous!

Au centre de cette masse grouillante d'enfants, je trouvai une vipère, morte, jetée sur le sol de la cour. Elle avait visiblement reçu des coups sur la tête, mais elle n'était pas trop abîmée.

- Eh bien, les enfants, que signifie tout ce remue-ménage?

- C'est un serpent que mon père a attrapé hier, Monsieur, me répondit Léon, un grand gaillard de 11 ans.

- *C'est une sale bête, Monsieur, intervint un autre élève, ça peut vous tuer!*

- *Quelle horreur! glapit une petite fille...*

Et ils se remirent tous à parler à la fois. Ils se turent cependant lorsqu'ils me virent me pencher et ramasser la chose avant de me diriger résolument vers la classe. Ils me suivirent alors en chuchotant avec animation.

Cette vipère tombait bien. Depuis quelque temps, je cherchais le moyen de leur faire comprendre que les choses étaient parfois moins simples qu'ils ne le croyaient. Ce serpent allait me servir à démontrer, ou du moins essayer, qu'un animal peut être à la fois dangereux et utile, et que la cruauté, hélas, est l'apanage de l'Homme. Dans notre village comme dans bien d'autres, en effet, on trouvait parfois des chouettes crucifiées sur les portes des granges, ou des corbeaux pendus dans les arbres fruitiers...

Je fis donc de mon mieux mon travail d'instituteur, essayant de remplacer les superstitions et les préjugés par de vraies connaissances. J'étais jeune, sans doute un peu naïf, et je n'imaginai pas qu'il faudrait encore plusieurs générations avant que la raison s'insinue dans les mentalités et remplace peu à peu les peurs irrationnelles héritées des temps anciens.

Alors que j'expliquais de mon mieux que les vipères mangent les rongeurs qui détruisent nos récoltes, et qu'elles sont donc nos alliées, Leonardo, qui depuis le début semblait comme fasciné par la vipère, tendit lentement la main et commença à caresser les écailles luisantes de l'animal, ce qui arracha de petits cris épouvantés à quelques élèves.

Je ne fus pas très surpris quand il me demanda la permission d'emporter l'animal à la maison, et je n'y vis aucun inconvénient. Mais tout en corrigeant mes copies ce soir là, j'avais la tête ailleurs. Je n'arrêtais pas de revoir, comme dans un film au ralenti, l'image de sa main caressant la vipère. Sa main gauche...

J'étais un peu nerveux en me rendant chez Marie ce soir-là. Au premier plan de ma nervosité était la conscience que j'avais désormais d'être amoureux d'elle. Je tentais de me raisonner en me disant qu'elle n'avait aucune raison de s'en rendre compte, et je me rassurais en me disant qu'étant aveugle, elle ne verrait rien de ma confusion, même si je rougissais ou me trahissais de mille et une façons. Au deuxième plan, il y avait tout ce qu'elle m'avait révélé la veille, et toutes les questions que je me posais encore sur leur histoire. J'étais partagé entre mon désir d'en savoir plus et la crainte de recevoir une quantité de révélations douloureuses qui pèseraient trop lourd pour mes épaules. Et enfin, il y

avait cette idée que j'avais eue à propos de Leonardo, et qui m'obsédait.

Marie m'accueillit avec gentillesse et simplicité, comme si elle avait tout oublié de ses confidences de la veille. J'aurais pu m'en réjouir, et en rester là, mais quelque chose me poussa à remuer à nouveau leur passé.

"- Vous m'avez dit hier que Leonardo ressemblait beaucoup à son père.

Elle se figea un peu, mais ne répondit rien.

- Votre mari, Paolo, était-il gaucher?

Elle eut un petit rire étonné, comme si j'avais réussi à l'épater.

- Mais oui, répondit-elle, vous avez raison. Il l'était. Comment le savez-vous?

- Parce que Leonardo l'est aussi, du moins je le crois!

Elle ne répondit rien tout d'abord, comme si elle cherchait des souvenirs enfouis très profondément en elle. Puis elle reprit:

- Oui, bien sûr, je m'en souviens maintenant. Leonardo utilisait toujours sa main gauche, au

début. Avant d'aller à l'école, il aimait beaucoup dessiner. Il passait son temps à crayonner, et il le faisait toujours avec la main gauche. Mais quand il est allé à l'école, le Maître lui a interdit de se servir de la main gauche. Leonardo était très contrarié, mais je lui ai dit qu'il fallait obéir au maître, qu'il savait ce qu'il faisait!

Elle réfléchit encore un peu, puis elle me demanda, d'une toute petite voix:

- Vous croyez que c'est important?

- Je ne sais pas, répondis-je, je manque d'expérience, vous le savez, mais certaines personnes préconisent de laisser les enfants se servir de la main avec laquelle ils se sentent le plus à leur aise. Dans le cas de Leonardo, c'est délicat, car il y a déjà plus de six ans qu'il écrit de la main droite, et je ne sais pas si ce serait une bonne idée de tout changer à nouveau. D'ailleurs, il écrit assez bien. Très lentement, c'est vrai, mais son écriture est bien formée, très lisible. Le problème est ailleurs....

Leonardo avait terminé ses tâches domestiques, et, en attendant que je m'occupe de lui, il s'était assis tout près de la cheminée. Il était très occupé à entailler un gros bâton avec son couteau, et je ne suis pas sûr qu'il prêtait attention à nos propos. Mais tout en réfléchissant à la conduite à adopter, je remarquai qu'il tenait son couteau de la main gauche.

Que Leonardo soit gaucher ne me paraissait pas de bon augure. Je me flattais pourtant d'être un homme rationnel, mais Dieu sait combien de préjugés entouraient encore l'existence des gauchers!

On commençait à peine, à l'époque, à évoquer la possibilité de respecter la "gaucherie" des enfants, au lieu de leur imposer d'écrire de la main droite. Dans un cas comme celui-ci, je ne savais vraiment pas quoi faire!

En désespoir de cause, je décidai de ranger cela dans un coin de ma tête et d'y revenir plus tard.

5

Les trois douleurs

L'année s'écoulait lentement. Je ne fréquentais guère personne dans le village, car je passais l'essentiel de mon temps chez les Fiorentino. Un samedi soir, cependant, j'acceptai l'invitation à dîner de l'ancien instituteur. Lui et sa femme me reçurent très cordialement, et après le repas, elle nous laissa en tête à tête dans le salon. Lui fumait une pipe odorante, et nous buvions tous deux un petit digestif. Il me demanda des nouvelles de quelques uns de nos petits élèves, et la conversation arriva tout naturellement sur Leonardo et sa mère. Il en profita pour me taquiner un peu, me demandant quand nous célébrerions la noce. Très gêné, je répondis en bafouillant qu'il anticipait un peu trop. Il me rappela gentiment que nous nous trouvions dans un tout petit village et que les langues allaient bon train. Ce à quoi je répondis, en rougissant comme une pivoine, qu'il n'y avait absolument rien dont j'aie à rougir.

C'est alors que je me jetai à l'eau: je voulais savoir la fin de l'histoire de Marie et Paolo, et comme

elle ne m'en parlait plus, je demandai à Monsieur Lemaître de me dire tout ce qu'il savait.

Marie et son mari Paolo étaient arrivés il y a un peu plus de quatorze ans au village. Paolo avait négocié un arrangement avec un fermier du coin. Celui-ci lui avait laissé l'usage d'une pâture dont il ne se servait pas pour qu'il y construise une maison pour lui et sa femme. En échange de quoi Paolo donnait un coup de main pendant les périodes où on avait le plus besoin de bras: récoltes, vendanges, etc.

Le reste du temps, Paolo louait ses services à droite et à gauche, et il s'occupait de son jardin, de quelques poules, quelques bestiaux, qui leur procuraient du lait, des œufs, de la viande. Ils ne s'en sortaient pas trop mal, et commençaient à bien s'intégrer dans le village. Marie était très habile de ses mains, et elle faisait de la couture, ce qui leur permettait de gagner un peu plus d'argent. Elle avait bien des talents, par exemple elle savait fort bien couper les cheveux. Elle brodait magnifiquement. Monsieur Lemaître me montra une serviette de table qu'elle avait brodée, en ce temps là, pour eux. C'était du beau travail, vraiment. Leur fils Leonardo vint au monde, et plusieurs femmes du village se proposèrent pour assister Marie dans les jours qui entourèrent la naissance.

Paolo travaillait dur pour économiser. Il voulait offrir à sa femme et à son fils une vie confortable et à

l'abri du besoin. Il acceptait de faire tous les travaux qu'on lui proposait, il en faisait trop. Parfois il partait sur des chantiers loin du village, et il y restait pendant des semaines, pour gagner encore plus d'argent. C'était un homme très sympathique. Plus d'une fois M. Lemaître lui avait conseillé d'être plus raisonnable, de se ménager, mais il lui répondait en riant:

- Et alors! Il faut que je laisse ma femme vivre dans cette cabane encore longtemps? Poveretta! Non, il faut que je lui donne une vraie maison! Une maison faite pour elle!

Monsieur Lemaître s'interrompt un long moment, perdu dans ses pensées. Je crus voir ses yeux luire soudain d'un éclat étrange, comme s'il retenait des larmes. Et il reprit d'une voix lente et hachée:

- Et puis, un jour, le pire est arrivé. On a appris que Paolo avait fait une mauvaise chute depuis le toit où il travaillait: mort sur le coup. Et imaginez-vous que c'est moi qui ai dû annoncer la nouvelle à Marie. Pauvre petite! Je m'en souviens comme si c'était hier. Elle est restée muette, elle n'a ni crié ni pleuré, seulement elle est devenue blanche comme un drap, et puis elle s'est assise et elle m'a demandé de sortir et de la laisser seule.

Tout le village est allé à l'enterrement. Mais

Marie semblait ne voir personne. Elle restait muette. Elle serrait contre elle Leonardo qui devait avoir deux ans à peu près.

Dans les premiers temps, on essayait bien d'aller la voir, les uns et les autres, on l'invitait, on voulait quelle sache qu'elle avait des amis... Mais c'est elle qui ne voulait plus voir personne. Elle disait qu'elle préférait rester seule... Alors, avec le temps, les gens ont cessé de lui rendre visite. Et dire que c'était une jeune femme si sociable et si gaie!

Une question me brûlait les lèvres. Je profitai d'un silence pour demander:

- Mais ses yeux?

- Ah oui, ses yeux! Encore un autre malheur! Les femmes du village disent que c'est la douleur qui lui a séché les yeux. Qu'elle a tant pleuré que ses yeux en sont morts. Je vous dirai franchement que je n'y crois pas trop. Toujours est-il qu'elle a perdu la vue, personne ne sait vraiment quand ni comment. Je crois qu'elle n'en a parlé à personne. On s'en est aperçu, c'est tout.

- Mais de quoi vivent-ils maintenant?

- Je n'en sais trop rien. Je suppose qu'ils vivent de l'argent économisé par Paolo pendant toutes les années où il s'est tué au travail. Je sais que Marie

continue à faire des ouvrages au crochet et qu'elle les vend à un commerçant du bourg voisin. Leonardo est un brave garçon, il s'occupe du jardin et des poules. Mais une chose est sûre: ils ne roulent pas sur l'or.

6

Les yeux de Marie

Je savais maintenant presque tout de l'histoire de Marie. Je comprenais pourquoi elle aurait tant voulu que Leonardo fasse autre chose qu'un métier manuel.

Quelques jours plus tard, alors que nous parlions tranquillement, vers la fin du repas, je demandai à Marie:

- *Avez-vous déjà consulté un médecin à propos de vos yeux?*

- *A quoi bon?* me répondit-elle en haussant imperceptiblement les épaules.

- *Mais, pour savoir ce que vous avez. Cela peut peut-être se soigner...*

- *Impossible!* coupa-t-elle péremptoirement.

- *Mais vous ne savez même pas pourquoi...*

- *Si, bien sûr, je le sais. Tout le monde le sait ici.*

- *Mais voyons Marie, on ne peut pas perdre la vue pour avoir trop pleuré!*

- *C'est sans doute que vous ne connaissez personne qui ait pleuré autant que j'ai pleuré."*

Sa voix s'était durcie en prononçant ces dernières paroles et je regrettai amèrement mes stupides interventions qui avaient amené Marie à me parler sur ce ton dur, qui ne lui ressemblait pas.

Elle reprit brusquement sur le ton détaché qu'elle adoptait dès qu'elle évoquait son passé douloureux.

- *Quand Leonardo était tout petit, il était si intelligent. Il comprenait tout tellement vite! Il adorait qu'on lui lise des histoires. Je me suis dit que je pourrais lui apprendre à lire, avant même qu'il aille à l'école. Mais ça ne marchait pas. Il n'y arrivait pas. Alors je me suis dit que c'était parce que je ne savais pas m'y prendre. J'ai pensé que, dès qu'il serait à l'école, ça irait tout seul. Mais non, l'instituteur n'a pas réussi non plus. Je me demande...*

Elle s'interrompit un moment et ne reprit son discours qu'au prix d'un effort visible.

- Je me suis longtemps demandée si ce n'était pas de ma faute. Peut-être que je lui ai embrouillé les idées quand j'ai essayé de lui apprendre à lire. Après tout, je n'y connaissais rien!

Je la rassurai du mieux que je pus. Ce n'était pas seulement par compassion. Je ne voyais pas en quoi une tentative pour apprendre à lire un peu en avance pouvait poser un quelconque problème par la suite.

Pendant que nous discussions ainsi, Leonardo s'était installé près de la cheminée, où il était occupé à tailler le grand bâton avec son couteau de poche, comme il le faisait tous les soirs depuis un moment. Il tenait son couteau dans la main gauche, et semblait totalement absorbé par son travail. Je n'arrivais pas à savoir s'il écoutait ou non notre conversation. M'intéressant un peu à son travail, je m'aperçus qu'il avait sculpté, dans le bâton, la forme enroulée d'un grand serpent. Sa tête faisait saillie près du pommeau de ce qui allait devenir une canne. L'illusion de mouvement était saisissante. En m'approchant un peu, je fus frappé à la fois par le réalisme précis de cette tête de vipère et par son expressivité farouche. Elle était superbe. On commençait à bien voir les écailles, sculptées une par une avec une minutie et un talent prodigieux. Mon cœur s'accéléra brutalement et les pensées se mirent à rebondir en tous sens dans ma tête. Je pris congé et rentrai vite dans mon

logement de fonction préparer pour le lendemain une
leçon un peu spéciale.

7

Les trois couleurs

Je sortis de la bibliothèque de l'école et de ma bibliothèque personnelle tous les livres que je possédais sur l'art. Après de longues heures passées à consulter ces ouvrages, je me couchai épuisé mais si excité encore que j'eus du mal, vraiment, à m'endormir.

J'avais finalement choisi de leur donner un cours sur la couleur. Avec les trois couleurs fondamentales, le rouge, le jaune et le bleu, on peut en effet obtenir toutes les autres couleurs, et en y ajoutant du blanc ou du noir, on peut encore multiplier à l'infini les teintes obtenues. Je pensais que ce travail plairait à Leonardo.

Effectivement, je vis ses yeux luire d'un éclat particulier au fur et à mesure que j'expliquais ce qu'ils allaient devoir faire. Au moment où ils se lancèrent dans la réalisation de leurs palettes de couleurs, en effectuant des mélanges progressifs des trois couleurs, je m'avançai vers Leonardo, lui enlevai le pinceau de la main droite et le lui tendis,

d'un geste décidé, vers la main gauche. Il me jeta un regard interrogatif. Je hochai la tête avec assurance. Alors, il me décocha son lumineux sourire, et mon cœur se mit à cogner si fort que j'entendais son écho battre dans mes oreilles. Pourvu que je ne me sois pas trompé!

Dorénavant, je consacrai chaque jour une demi-heure aux arts plastiques. Et au lieu d'exiger que Leonardo rattrape le retard qu'il prenait dans ses diverses leçons, je le laissais continuer son travail à son gré. De toutes façons, mes cours privés n'avaient rien donné. Autant le laisser s'épanouir dans une autre voie.

Leonardo se révéla aussi doué en peinture qu'en sculpture. Il possédait un talent inné pour les arts plastiques. Très rapidement, il sut utiliser d'innombrables techniques et effets pour rendre avec une grande sensibilité tous les aspects changeants du monde qui l'entourait, et qu'il avait passé des heures à observer. Le bleu voilé d'un ciel de printemps. Le frémissement du soleil sur l'eau paisible de la rivière. Les constellations de fleurs printanières dans les pâtures. Le sage alignement des vignes. La force rugueuse et sèche des grands arbres. La rondeur joyeuse et sautillante d'un rouge-gorge.

Leonardo se révéla complètement à partir de ce jour. Son talent était tel qu'il crevait les yeux, même pour les jeunes élèves de sa classe. Lorsque

Monsieur Lemaître eut l'occasion de regarder quelques unes de ses productions, il en resta muet d'étonnement. Puis, après un long moment, il se tourna vers moi, le regard un peu embué, et murmura d'une voix étranglée:

- *Mais ce garçon est un génie!*

Je n'étais pas loin d'être d'accord.

Tandis que Leonardo révélait et épanouissait son don incroyable pour les arts plastiques, j'avais réussi à convaincre Marie de consulter un ophtalmologue pour découvrir enfin la raison de sa cécité. Comment j'y ai réussi, je ne le sais pas trop. Peut-être le désir de pouvoir voir, par elle-même, ce que son fils était capable de faire avait-il réussi à la motiver. Peut-être l'espoir de voir Leonardo promis à un plus bel avenir que tout ce qu'elle avait pu imaginer lui avait ôté cette vision pessimiste et défaitiste à propos de sa propre vie.

Toujours est-il qu'elle accepta un jour que je l'emmène consulter. Le diagnostic fut une surprise pour elle comme pour moi: elle souffrait d'une cataracte précoce, et le traitement, sans être miraculeux, était relativement simple. Après une opération dans chaque œil, le port de lunettes adaptées lui permettrait de retrouver une vision correcte.

Elle n'hésita pas longtemps. Elle avait retrouvé la foi en l'avenir, et avant la fin de l'année, elle avait retrouvé la vue.

Je me souviens toujours avec une émotion violente de la façon dont elle dévisagea Leonardo, avant de le serrer contre son cœur. Et de la timidité soudaine avec laquelle elle me considéra, alors que je me sentais rougir jusqu'à la racine des cheveux, tandis qu'elle découvrait mon visage, qu'elle n'avait jamais vu.

L'année tirait à sa fin. C'était ma première année d'enseignement, et j'en restais sans voix lorsque je repensais à tout ce qui s'y était produit. Je dois ajouter, en toute modestie, que jamais depuis je n'ai vécu d'année aussi riche, aussi extraordinaire. Jamais depuis je n'ai eu l'impression d'avoir, d'une certaine façon, changé le cours de la vie pour qui que ce soit. Et finalement, c'est heureux. Ce serait trop pour une vie d'homme!

8

Quitte ou double

Mais, puisque tout allait si bien, pourquoi n'en ressentais-je pas un soulagement intense, une satisfaction sans mélange? Pourquoi me sentais-je de plus en plus triste, inquiet, voire anxieux? La fin de l'année approchait à grands pas. Leonardo devait partir l'année suivante en apprentissage chez un artiste peintre assez renommé, qui lui enseignerait les techniques et les astuces du métier. Je ne me faisais plus aucun souci pour lui. Il rayonnait à tel point de bonheur que je savais qu'il réussirait à être heureux. Il avait trouvé sa voie. Marie aussi était heureuse. Malgré ses lunettes épaisses qui lui cachaient une partie du visage, je la trouvais plus belle que jamais. Mais je n'osais plus la regarder qu'à la dérobée, car elle me rendait à présent regard pour regard, et cela me troublait au plus haut point.

Jour après jour, la situation devenait plus inconfortable. Depuis que Marie avait retrouvé l'usage de ses yeux, elle s'était à nouveau ouverte au

monde qui l'entourait. Je continuais à me rendre chez elle tous les soirs, et j'étais à la fois fasciné et terrifié par le regard qu'elle me lançait à chaque fois qu'elle m'adressait la parole et me souriait. Car maintenant qu'elle pouvait me voir, je m'imaginai qu'elle ne pouvait manquer de voir à quel point je l'aimais.

D'une certaine façon, la situation actuelle me convenait parfaitement. J'étais si parfaitement heureux de mes repas en famille, de ces soirées tranquilles passées tous les trois ensemble que je ne désirais rien d'autre, juste que ça dure éternellement. Mais quelle prise avais-je sur cela? Il n'avait jamais été dit que je resterais indéfiniment leur invité. Que je passerais chacune de mes soirées chez eux. La fin de l'année approchait, Leonardo n'aurait plus besoin de mes services, et Marie, qui était jeune et séduisante, se promenait maintenant fréquemment dans le village, où elle rencontrait des gens, des hommes, peut-être tomberait-elle amoureuse de l'un d'eux... Je ne pouvais supporter l'idée de voir Marie en épouser un autre. D'un autre côté, je ne pouvais me résoudre à demander sa main. Car si je me déclarais, et qu'elle ne voulait pas de moi, je perdrais tout, à tout jamais. Chaque jour, le bonheur de la voir s'accroissait, jusqu'à me devenir essentiel, et chaque jour, l'idée de la perdre m'effrayait davantage. C'était comme une bulle de savon irisée, multicolore, qui grossissait, grossissait entre mes mains maladroites, aussi belle que fragile. J'avais peur qu'en éclatant cette bulle ne me laisse désespéré, plus seul que je

n'avais jamais été.

Si je parlais, je courais le risque de tout perdre. Mais si je ne parlais pas, aussi, d'une certaine façon. J'étais dans une impasse.

Je m'étais fait tout un plat de cette demande en mariage que je n'osais faire. Et puis, après des nuits de sommeil agité, après des jours à enseigner dans un état second, tournant et retournant dans ma tête les mille et une façons d'aborder le sujet, la chose se fit tout naturellement, par une belle soirée de la fin du mois de juin. L'air embaumait du parfum des foins en train de sécher, le soleil descendait doucement, caressant le paysage de sa lumière dorée. Marie regardait tout cela avec un ravissement d'enfant. Elle murmura :

- Quand je pense que j'aurais pu ne jamais revoir toute cette beauté! Je ne saurai jamais comment vous remercier pour tout ce que vous avez changé dans ma vie. Je croyais être née pour le malheur, et je m'aperçois que le bonheur est encore possible. Leonardo est si heureux, il a un tel talent. Et tout cela, je vous le dois. Je ne pourrai jamais assez vous remercier.

- Il me suffit que vous me le disiez, répondis-je, c'est ma plus belle récompense.

- Qu'allez-vous faire cet été? me demanda-t-elle

ensuite, après un petit silence.

Je peux me tromper, mais j'eus l'impression que sa voix tremblait un peu.

- Je pense aller voir mes parents...

- Serez-vous absent longtemps?

Mais oui, sa voix tremblait! J'en étais sûr maintenant. Je m'empressai de répondre:

- Non, pas tellement.

Elle parut soulagée. Puis elle ajouta, d'une voix très basse.

- C'est que, voyez-vous, je me suis tellement habituée à votre présence, que j'ai l'impression qu'il me manquera quelque chose lorsque vous ne serez plus là. Reviendrez-vous me rendre visite?

C'est à ce moment-là que je me rendis compte qu'elle était en train de faire ce que je n'avais pas eu le courage de faire. Je fus transporté d'admiration pour elle, de honte pour ma propre lâcheté, et d'une joie énorme qui me donna l'impression que mon cœur explosait.

Ce qui s'est passé ensuite ne regarde que Marie et moi... Cela s'est passé il y a bien longtemps, mais

encore aujourd'hui, lorsque je regarde Marie, parfois, je revis cet instant magique avec l'impression que c'était hier. Et je lis dans ses yeux qu'elle s'en souvient aussi.

9

L'inauguration

Aujourd'hui, c'est un jour bien particulier. C'est pourquoi, assis à mon bureau, dans la petite mairie du village, je revis aussi intensément toute cette année qui a changé ma vie.

Depuis quelques mois, le conseil municipal a décidé de remettre un peu d'ordre dans tous les lieux-dits du village. Certains hameaux en effet sont connus sous plusieurs noms, ou avec diverses orthographes. Les étrangers qui cherchent à s'y retrouver s'en arrachent parfois les cheveux... Avec les années, le village a grandi. Des lotissements sont venus s'ajouter aux anciens hameaux, et ont poussé en auréole autour du bourg.

Nous avons travaillé de longues heures pour harmoniser tout cela. Il a fallu choisir, trier, décider... Lorsque est venu le moment de statuer sur le sort du lieu-dit "les trois douleurs", qui comporte maintenant

plusieurs maisons, j'ai insisté pour qu'on change ce nom.

Dans l'ancienne maison construite par Paolo, Leonardo a installé son atelier. Il a ouvert de larges fenêtres par où la lumière entre à flots. C'est là qu'il travaille. Il n'est pas très connu encore, mais il vit de sa peinture et de sa sculpture, et il a un talent fou. Il habite dans une maison construite tout à côté, avec sa femme et ses enfants. Son fils aîné, Charles-Marie, est dyslexique, comme lui. Comme l'était probablement Paolo. Mais de nos jours, on connaît la dyslexie. Charles-Marie est suivi par un orthophoniste. Il a 7 ans, et il sait déjà bien lire. C'est un enfant heureux.

Aussi, j'ai proposé que l'on appelle cet endroit: "Les trois couleurs". Il n'y a pas eu d'objections de la part des autres membres du Conseil Municipal.

Tout à l'heure, je me rendrai sur place pour l'inauguration du panneau officiel. Je m'y rendrai avec Marie et nos deux enfants, Paul et Charlotte... Ce sera un grand moment d'émotion et de bonheur.

Nous n'attendons plus que les parents et la sœur de Marie, qui arriveront par le train de 13h25...

Bien des années ont passé depuis ma première année, lorsque je suis arrivé pour mon premier poste en tant qu'instituteur du village. Mais lorsque je

regarde les yeux de Marie, il me semble parfois que
c'était hier.

UNE FLEUR UNIQUE AU MONDE

*Pour Michel Steinmetz
Chercheur et militant passionné
Disparu trop tôt*

"Salut Fred! Tu as déjeuné? Tu veux du café?"

Stéphane Mercier était assis sur sa chaise pliante, devant une table de camping d'où s'élevait le vapeur de sa tasse de café, entre une grosse miche de

pain et deux ou trois tartines beurrées. A l'arrivée de Fred, il s'était arrêté de manger et s'appuyait maintenant sur le dossier de sa chaise, les yeux à moitié fermés à cause du soleil levant qui lui teintait la figure d'une chaude lumière orangée. Il portait son éternel chapeau de toile rouge. Un large sourire illuminait son visage, révélant ses dents blanches. Il ne pouvait s'empêcher de ponctuer ses phrases de petits rires de joie.

"Quelle belle journée, hein? Regarde moi ça: pas un nuage! Il n'y a pas à dire, c'est la meilleure saison de l'année! Et dire qu'en France c'est bientôt l'hiver! Tiens, assieds-toi, mange quelque chose!"

Fred s'assit, l'air plutôt nerveux. Il n'osait pas regarder Mercier en face. Il se laissa servir une tasse de café, tout en posant sur la table la gazette locale, une simple liasse de feuilles photocopiées. Un titre sautait aux yeux, étalé en grosses lettres en première page:

"Les crédits sont enfin débloqués!"

Et en dessous, en lettres un peu moins grandes:

"Une grande victoire pour les hôteliers de l'Île"

Enfin l'article commençait ainsi:

"Les travaux d'assèchement des marécages de l'Ouest commenceront d'ici deux mois, c'est ce que nous a déclaré le Gouverneur des Îles hier, le mardi 15 octobre, en fin d'après-midi."

Stéphane ne regardait pas la table. Il contemplait le paysage. Devant lui, le soleil déversait ses rayons orangés sur les collines vertes. Les abondantes pluies du printemps avaient fait sortir de terre des milliers de plantes dont les feuilles luisaient au soleil. Le ciel était d'un bleu extraordinaire, et Stéphane aurait bien poussé un petit ronronnement, sous la chaleur bienfaisante du soleil, si seulement son vieux chat avait été là pour le comprendre.

"Mmmmmmmmmmm!", se contenta-t-il de dire, en fermant les yeux.

Une voix le tira de sa béatitude.

"Stéphane?"

- Oui? répondit-il, sans ouvrir les yeux.

- J'ai bien peur... je pense.... enfin, tu devrais lire le journal, ce matin.

- Le journal? Pourquoi donc? Il s'est passé quelque chose? Il se passe quelque chose dans les Îles?"

Et il éclata de rire.

"Voyons voir..."

Se redressant sur son siège, il saisit le journal sur la table, d'un geste vif, et commença à lire. Son visage se figea dans une expression d'hébétude. Fred s'aperçut qu'il ne lisait déjà plus: son regard était fixe.

"Steph, je ne savais pas comment te le dire, je..."

- Mais bon dieu ce n'est pas possible! Ils sont malades! Il faut que je voie le Gouverneur, il doit y avoir une erreur, c'est impossible!"

Il bondit vers sa tente et en ressortit, vêtu de sa tenue de ville.

"Où vas-tu?"

- Chez le Gouverneur!

- Attends-moi, j'arrive."

Ils partirent tous les deux d'un pas rapide vers la Jeep stationnée derrière les tentes, qui démarra en trombe. Sur la table, le café du petit déjeuner continuait de fumer.

La villa du Gouverneur était une grande bâtisse blanche construite avec sobriété mais élégance. La capitale des îles fleuries, poétiquement baptisée Flora par les premiers habitants installés dans les îles, du temps où elle n'était qu'un petit rassemblement d'hôtels et de résidences secondaires, présentait incontestablement un charme certain. Elle montrait que dès le début de l'occupation, les autorités françaises avaient eu le souci de faire de ces îles un endroit esthétiquement irréprochable. Le tourisme serait un tourisme haut de gamme, pour des gens prêts à payer le prix fort. Tourisme de luxe, bien sûr, mais propre. Pas de gigantesque complexe hôtelier, pas de gigantesque marina, tout devrait rester à dimension humaine.

La maison du Gouverneur, achevée depuis moins de deux ans, était une réussite sur le plan de l'architecture, avec un air à la fois moderne et classique. Modernes, les grandes baies vitrées, les terrasses, les balcons audacieux qui semblaient flotter par miracle au-dessus du vide. Classiques, l'ajustement parfaitement équilibré des différentes ailes, la teinte crème des façades, rappelant la pierre, et les lignes harmonieuses des portes et des fenêtres, qui ne s'abaissaient jamais à être bêtement rectangulaires, mais dont les courbures évoquaient des arches anciennes. La villa elle-même était entourée d'un magnifique jardin, avec ses pelouses, ses parterres fleuris, ses jets d'eau, ses petits arbres

qui deviendraient grands, ses statues...

Stéphane regardait tout cela d'un œil morose. Debout contre une baie vitrée, le front appuyé sur la vitre, il semblait l'incarnation même du désespoir. Frédéric, assis sur un luxueux fauteuil en cuir, laissait courir son regard sur l'ameublement de la pièce, les vastes canapés, les tables basses en métal et verre fumé, les immenses plantes vertes, l'épaisse moquette... Il tambourinait nerveusement avec les doigts de sa main gauche sur le bras de son fauteuil. Des bruits de pas résonnèrent dans le couloir.

Avant que Frédéric n'ait eu le temps d'esquisser un geste, Stéphane avait quitté son poste et franchi la porte.

"Mademoiselle! Mademoiselle!

- Comment? Vous êtes encore là? Monsieur le Gouverneur ne vous a pas encore reçus?"

La jeune fille semblait sincèrement étonnée.

" Attendez ici, non, non, ne bougez pas! Je vais voir ce que je peux faire ...», ajouta-t-elle avec empressement. "J'en ai pour deux minutes." Et elle allongea le pas vers le bout du couloir.

Le Gouverneur était assis à son bureau, dans une vaste pièce dont la fenêtre était grande ouverte

sur les jardins. Il lisait un journal, l'air renfrogné. Il avait passé la cinquantaine, mais ses cheveux gris soigneusement peignés en arrière, son costume de flanelle grise égayé d'une pochette de couleur, sa cravate recherchée, montraient qu'il attachait de l'importance à son apparence physique et tentait de conserver un air de jeunesse. Cependant, son visage maussade accusait son âge. Il était creusé de rides et sa bouche dessinait une moue dédaigneuse. Il leva les yeux de son journal en entendant un léger coup tapé à la porte.

"Entrez!", cria-t-il, et il replongea aussitôt le nez dans son journal.

"Monsieur le Gouverneur, il y a là deux personnes qui attendent dans le petit salon..."

- Qui ça?

- Eh bien, Stéphane Mercier, et quelqu'un que je ne connais pas.

- Mercier? Le biologiste? Et qu'est-ce qu'il fait là? Il ne sait donc pas qu'il faut prendre un rendez-vous? Je ne peux pas me permettre de recevoir les gens à l'improviste, moi! J'ai du travail!

- Certainement, Monsieur, mais je me suis permis de leur dire d'attendre. Ils m'ont affirmé que c'était urgent. Je vous en ai parlé tout à l'heure, et

vous m'avez répondu que vous pensiez pouvoir les recevoir quelques minutes.

- C'est bon, faites les venir." Et il rangea son journal d'un geste sec derrière son bureau.

Trente secondes plus tard, Stéphane se tenait devant le bureau du Gouverneur, l'air gauche, tenant entre ses mains crispées le journal local.

"Eh bien, Monsieur Mercier, de quoi s'agit-il? Et d'abord, voudriez-vous avoir l'obligeance de me présenter la personne qui vous accompagne?"

La voix du Gouverneur s'était considérablement radoucie. Il arborait son sourire de cérémonie, et se penchait en avant en inclinant légèrement la tête. Cette attitude, bien qu'entièrement composée, lui donnait un certain charme, et masquait pour un instant la moue naturelle de ses lèvres. Mercier était mal à l'aise. En lui, la colère n'avait pas cessé de bouillonner depuis le matin, et l'attente de deux heures n'avait rien arrangé. Il avait tourné et retourné dans sa tête tout ce qu'il voulait dire, mais l'apparente courtoisie du Gouverneur le laissait désarmé. Il respira profondément. Puis, désignant Fred de la main, il dit d'une voix égale:

" Permettez-moi de vous présenter M. Frédéric Dumas, mon collègue. Plus exactement, Monsieur Dumas est géologue. Nous travaillons

ensemble depuis 2 ans, pour compléter les données scientifiques que nous pouvons recueillir au sujet des Îles Fleuries.

- M. Dumas, enchanté, répondit le Gouverneur en s'inclinant légèrement. Puis se tournant vers Stéphane et en haussant légèrement la voix:

- Et en quoi puis-je vous être utile, Monsieur Mercier? "

Le vieux renard, pensa amèrement Fred, il sait comment manœuvrer! Il va nous servir des platitudes et des inepties, et nous rouler dans la farine!

Stéphane, répondant au Gouverneur, désigna le journal qu'il tenait à la main.

"Nous avons lu ce matin..., il hésita quelques secondes, ... qu'il est question de

- Mais ne restez pas debout, l'interrompit le Gouverneur, asseyez-vous, je vous en prie...

- Merci, balbutia Stéphane en s'asseyant. Eh bien voilà, d'après ce journal, il semblerait que le projet d'assèchement des marécages soit maintenu, et qu'il soit même en voie de réalisation...

- C'est exact, Monsieur Mercier, répondit le

Gouverneur avec une certaine fierté. En usant de toute mon influence, j'ai réussi à obtenir un déblocage de crédits ultra rapide. J'ai fait passer ces travaux en "prioritaire classe 2". Grâce à cela, les travaux commenceront dans moins de deux mois! N'est-ce pas une bonne nouvelle, continua-t-il avec un large sourire, sans remarquer l'air atterré de ses interlocuteurs. Moins de moustiques, plus de touristes! Quel coup de pouce pour l'économie des Îles!

Vous savez, Monsieur Mercier, ce n'est pas facile de diriger un territoire comme celui-ci, qui vit uniquement du tourisme. Nous dépendons complètement des vacanciers, et ces deux dernières années, leur nombre a considérablement diminué. Trop de moustiques! Trop de moustiques! Enfin, dans quelques mois, heureusement, ce problème sera définitivement résolu.

- Monsieur, demanda lentement Stéphane lorsqu'il pensa que l'autre avait terminé son petit discours, vous souvenez-vous du rapport que je vous ai remis il y a six mois, ici même dans votre bureau? A propos de ce projet d'assèchement?

- Le rapport? Mais bien sûr, hum, je m'en souviens très bien. Un rapport très sérieux, et bien documenté... "

Le Gouverneur semblait un peu mal à l'aise

maintenant, mais peut-être n'était-ce qu'une impression. Fred l'observait attentivement, cherchant à deviner la vérité derrière la façade. Ce qu'il sentait ne lui plaisait guère. Il devinait un homme extrêmement habile au maniement des mots, un homme rompu à toutes les ruses, habitué aux joutes verbales. En face de lui, son ami Steph était semblable à un enfant. Mais un enfant, il le savait, à qui on tentait d'enlever son jouet préféré...

Le Gouverneur continuait:

"Je vous remercie d'avoir bien voulu contribuer aux travaux préliminaires, et je peux vous assurer que votre dossier a été examiné avec le plus grand soin...

-Ah non! Pas ça! Non, non et non! Vous n'avez certainement pas examiné ce dossier avec le plus grand soin, car vous n'en tenez absolument pas compte! C'est incroyable! Mais enfin, l'avez-vous lu, ce dossier, oui ou non? Cessez de tourner autour du pot et dites moi seulement si vous l'avez lu! Moi je pense que vous ne l'avez pas lu!"

Le faible contrôle que Stéphane exerçait sur lui-même venait de céder brutalement, et tout en débitant ces mots, il s'était redressé sur son siège, la figure cramoisie, le souffle court.

"Vraiment, Monsieur Mercier? répliqua

l'autre avec un froid sourire.

- Parfaitement. Vous ne pouvez pas prétendre que vous avez lu ce dossier et dire tranquillement que les marécages seront asséchés et que ce sera une bonne chose pour l'économie de l'Île!

- M. Mercier, je n'ai pas dit que j'avais lu moi-même ce dossier. Je l'ai transmis aux services compétents qui l'ont examiné, je vous le répète, avec toute l'attention nécessaire. Ces services m'ont informé ensuite, et ils m'ont déclaré que ce dossier était fort intéressant, mais qu'il ne remettait pas en cause le projet d'assèchement. Êtes-vous satisfait à présent?"

Non, Stéphane n'était pas satisfait. Sa tête bourdonnait et il croyait vivre un cauchemar.

"De quels services compétents parlez-vous, Monsieur? reprit-il d'une voix étranglée. Il n'y a pas un seul biologiste dans l'île à part moi. C'est à vous, reprit-il un peu plus fort et en se redressant pour le regarder dans les yeux, c'est à vous Monsieur le Gouverneur que ce rapport était destiné, pas à vos sous-fifres!

- Si je comprends bien, vous remettez en cause la compétence de mes collaborateurs? Avez-vous oublié que je représente ici le Gouvernement de la France?" Le sourire du Gouverneur s'était figé en

grimace. Insensiblement, son ton était passé de la flatterie à la menace. Il cherchait visiblement à impressionner Mercier. Mais à aucun moment il n'avait perdu son sang froid.

Stéphane tentait de rassembler ses esprits. Il avait perdu son temps, en préparant ce dossier. Que pourrait-il bien faire, maintenant, vite, pour expliquer la situation de façon suffisamment claire?

"Monsieur le Gouverneur, reprit-il en essayant de contrôler sa voix, permettez-moi de vous ... rappeler quelques éléments de ce dossier, que vos collaborateurs n'ont peut-être pas...

- M. Mercier, coupa le Gouverneur, il est midi passé. Je déjeune tous les jours à midi. Veuillez être bref, je vous prie. Vous me faites perdre mon temps sur un sujet qui est déjà réglé.

- J'essaie de vous montrer que ce sujet ne PEUT PAS être réglé..."

Stéphane était encore plus désespéré qu'avant d'entrer dans ce bureau. Il avait cru, il avait voulu croire, qu'il ne s'agissait que d'un malentendu qu'une courte discussion suffirait à lever. Mais il se trouvait en face d'un mur. Sous ses dehors courtois, le Gouverneur n'avait manifestement pas eu un seul instant l'intention de l'écouter. Cette découverte lui enlevait ses derniers espoirs.

" Voyez-vous dans les marécages se développe la larve d'un petit insecte dont l'adulte est floricole - je veux dire qu'il se nourrit sur les fleurs -.

- Et alors? intervint le Gouverneur, manifestant cette fois une nette impatience.

- Et alors, voyez-vous, cet insecte est le seul agent pollinisateur de la fleur des Îles, vous savez, celle sur laquelle est basée toute ...

-M. Mercier, êtes-vous venu ici me donner un cours de Sciences Naturelles?" Le ton était devenu franchement hostile.

" J'essaie simplement de vous expliquer...

- Gardez vos explications pour vos collègues et vos publications spécialisées! Ça ne m'intéresse pas!

- M. le Gouverneur, si vous asséchez les marécages..., tenta Stéphane dans un dernier effort.

- *Quand* nous les assécherons, M. Mercier, pas «*si*», *quand*, alors les moustiques disparaîtront de l'île, voilà ce qui arrivera M. Mercier. Et les touristes reviendront!

- Ils ne reviendront pas parce que les fleurs

disparaîtront aussi!"

Un silence de mort régna quelques instants dans le vaste bureau. Le Gouverneur semblait troublé. Mercier vit qu'il avait marqué un point. Il tenta de pousser son avantage. Mais déjà le Gouverneur s'était ressaisi.

"Ne soyez pas ridicule, Mercier. Les fleurs poussent sur les plateaux à l'extrémité Est de l'Île et les marécages sont dans la direction diamétralement opposée. Il ne peut pas y avoir de rapport."

En prononçant ces derniers mots, il avait actionné un bouton sur sa table. La porte du bureau s'ouvrit et un homme entra. Il s'arrêta sur le seuil et s'inclina vers le Gouverneur.

"Raccompagnez ces messieurs.

- Bien, Monsieur le Gouverneur.

- Essayez de comprendre, tenta une dernière fois Stéphane.

- M. Mercier, vous autres écologistes ne pensez qu'à vous. Parce que vous aimez les marais, vous voudriez que tout le monde les aime. Mais moi je suis tenu de prendre en compte les intérêts de tous, sans exception."

Et là-dessus, il inclina la tête et fit un geste de la main, mettant définitivement fin à l'entretien.

Stéphane dut attendre d'être hors des murs de la Villa pour donner libre cours à sa rage. Alors il tapa du poing contre les murs, sur le capot de sa voiture, en hurlant:

" Le salaud! Le fou! L'imbécile! Le crétin!"

Il ponctuait chaque nouvelle insulte d'un violent coup de poing. Quand il fut un peu calmé, Fred lui suggéra:

" On se tire d'ici?"

- Et comment!".

Stéphane passa l'après-midi à rédiger une version condensée de son rapport. Puis il retourna à Flora pour faire des photocopies. Puis il adressa des enveloppes. Il avait d'abord pensé à contacter seulement les Institutions: Directeur de thèse, Président de l'Université, Académie des Sciences, Ministère de l'Environnement, etc. Sur la suggestion de Fred, il y rajouta, sans trop de conviction, diverses associations écologistes. La journée terminée, et toutes ces lettres envoyées, il s'aperçut qu'il mourait de faim. Heureusement, Fred y avait pourvu. Juste au moment où Stéphane prenait conscience, dans un

gargouillis d'estomac, qu'il n'avait rien mangé depuis le matin, Fred appela:

"A la soupe!"

Avant de quitter leur tente de travail, il jeta un coup d'œil distrait sur les notes éparpillées sur son bureau. Un gros titre s'étalait sur l'une des pages: *Les Îles fleuries, un écosystème unique au monde*. Une journée de perdue pour le travail, songea-t-il. Mais il songea aussi qu'il avait tout son temps devant lui. Des années. Il n'était pas pressé de soutenir sa thèse. Le plus urgent, c'était cette affaire de marécages. S'il perdait la partie, et si les marais disparaissaient, il n'y aurait de toute façon plus grand chose à étudier sur ces Îles.

Et il alla manger.

2

Stéphane eut tout le temps qu'il voulait pour ruminer cette affaire. La réponse du Ministère de l'Environnement arriva quatre mois plus tard. Les travaux d'assèchement avaient commencé. On lui disait qu'il avait certainement raison, mais que le Ministère ne pouvait agir si vite. Qu'il y avait déjà plusieurs conflits en cours entre les DOM-TOM et l'Environnement à propos de diverses affaires. Que le moment n'était pas propice... On l'assurait de toute la compréhension du Ministre...

Dès ce moment là, Stéphane essaya de se préparer psychologiquement à ce qui allait arriver. Les bourdons disparaîtraient, puis la fleur. Il n'y avait pas d'autre issue. Il fallait, sinon l'accepter, du moins en être conscient. Et il repensait à ces îles, restées si longtemps isolées et préservées. Pourquoi avait-il fallu que l'homme y mette le pied? Pourquoi avait-il fallu qu'il débarque ici, avec ses hôtels, son tourisme, son goût pour l'exotisme factice, et ses foutus moustiques! Car, ironie de la situation, les moustiques qu'on trouvait dans les îles avaient été

apportés dans les soutes des bateaux. Ils n'étaient pas originaires de l'île.

N'y avait-il pas assez d'îles dans le Pacifique pour qu'on laisse celles-ci tranquilles? De toute manière, elles n'étaient même pas intéressantes pour les touristes. La flore et la faune n'étaient pas très riches. Comme toutes ces îles d'origine volcanique qui avaient jailli un jour du fond de l'océan, les Îles Fleuries s'étaient peuplées petit à petit d'espèces emportées par les courants, à partir soit des autres îles, soit du continent le plus proche, à 2000 km. Les êtres vivants qui survivaient, par miracle, à une telle traversée, devaient ensuite avoir la chance de trouver dans l'île de quoi se nourrir, puis trouver un autre individu de la même espèce pour se reproduire... Tant de hasards accumulés n'avaient pu se renouveler bien souvent, et l'inventaire total des Îles ne serait pas si long à faire.

Mais il y avait la fleur! Une fleur extraordinaire, d'une beauté rare, qui, en l'absence de concurrence, avait totalement envahi les plateaux rocheux de l'Est de l'île. La fleur avait frappé les premiers colons, et c'est en son honneur que l'île principale ainsi que les petits îlots rocheux qui l'entouraient avaient été baptisés "Îles Fleuries". Cependant, cette fleur était plus que belle. Elle était unique. S'il était habituel de trouver des espèces endémiques dans les îles (c'est-à-dire des espèces qu'on ne trouvait nulle part ailleurs dans le monde),

cette fleur avait une particularité bien plus étrange. Après avoir étudié longuement la structure de la fleur, du fruit, de la graine, l'organisation des feuilles, des racines, Stéphane s'était aperçu avec ahurissement qu'il était incapable de ranger cette plante dans un Genre ni même une Famille de plantes déjà existants. Il avait envoyé ses croquis et ses descriptions aux meilleurs spécialistes de la flore du Pacifique... Personne n'avait su lui répondre. Il venait de découvrir, d'un seul coup, une espèce, un Genre, et une Famille du Règne végétal parfaitement inconnus jusqu'à ce jour. Son bonheur intense n'était pas le fait d'un quelconque goût pour la gloire. Découvrir une espèce nouvelle, fut-elle la seule représentante d'une Famille jusque alors inconnue, ne le propulserait certes pas vers les honneurs. Simplement, le plaisir de la découverte se suffisait à lui seul. A la fin du 20ème siècle, Stéphane n'aurait jamais cru qu'il restât des choses vraiment nouvelles à découvrir.

Superficiellement, la fleur ressemblait à une Orchidée, de par ses grands pétales largement étalés, blanc ivoire ponctué de pourpre. Mais la ressemblance était un leurre. La fleur n'avait aucune des caractéristiques des Orchidées.

A part le fait d'être ainsi isolée dans la Classification, sans cousines même éloignées, la fleur avait autre chose d'extraordinaire. Elle vivait en symbiose parfaite avec un petit insecte, que Stéphane appelait familièrement le "bourdon", à cause de son

allure balourde, mais qui était en réalité plus proche des mouches. Ce bourdon se développait dans les marécages de l'Ouest, sous forme d'une grosse larve rappelant un asticot, et se nourrissait de débris végétaux sur le fond vaseux du marais. Le temps de la métamorphose arrivé, l'asticot grimpa maladroitement hors de l'eau, le long d'une tige, et se transformait en bourdon adulte.

C'était un gros insecte de couleur feu, avec des reflets métalliques. La femelle était jaunâtre, sans grand éclat, mais le mâle était rouge vif, vraiment magnifique. On ne pouvait voir une fleur sans en voir un posé dessus, car les bourdons se nourrissaient exclusivement du nectar de la fleur. Il y avait quelques autres plantes à fleurs dans l'île. Le bourdon ne les fréquentait pas.

Mais le plus remarquable de tout était sans doute la ressemblance frappante qui existait entre le stigmate de la fleur (la partie du pistil qui reçoit le pollen) et la femelle du bourdon. Le mimétisme était parfait. La première fois qu'il avait examiné la fleur, Stéphane était resté longtemps immobile, guettant les mouvements de l'insecte qu'il pensait voir en plein milieu. Puis, un mâle, tout barbouillé du pollen d'une autre fleur, était arrivé sur la fleur, et avait longuement tenté de s'accoupler avec cette fausse femelle. Finalement, une vraie femelle était arrivée, et le mâle avait fini par abandonner le leurre pour l'insecte réel. Alors, ayant enfin compris, Stéphane

avait poussé avec une brindille la fausse femelle, pour s'assurer que c'était bien une partie de la fleur.

Ainsi, le bourdon et la fleur étaient-ils liés intimement. La fleur dépendait du bourdon pour sa pollinisation, et donc sa reproduction, et le bourdon dépendait de la fleur pour sa nourriture. Les bourdons mâles, une fois adultes, ne quittaient plus les plateaux de l'Est où ils tanguaient de fleur en fleur, couverts de pollen, ivres de nectar, cherchant à s'accoupler tantôt avec le stigmate de la fleur, tantôt avec un vraie femelle. Les femelles, elles, une fois fécondées, devaient repartir vers l'Ouest pour pondre leurs œufs dans les marécages.

Bien des points demeuraient obscurs, et Stéphane ne faisait que commencer son étude. Combien de temps vivaient les bourdons? Qu'est-ce qui les poussait à partir, une fois devenus adultes, vers l'Est, où se trouvaient les fleurs, remontant pour cela les vents dominants? Qu'est-ce qui poussait les femelles à revenir vers l'Ouest une fois fécondées? Le stigmate de la fleur avait-il une odeur identique à celle de la femelle bourdon, de façon à parfaire l'illusion?

Il avait pu déterminer que la fleur était une plante bisannuelle. Issue d'une graine, la jeune plante poussait, faisait des réserves. L'année suivante elle fleurissait, produisait des graines et mourait. Ainsi, et c'était là un piège redoutable, l'absence de

pollinisation par les bourdons ne se traduirait pas immédiatement par une chute visible de la quantité de fleurs. Il ne voyait pas comment il pourrait faire comprendre ça à cet abruti de Gouverneur. Cependant, quand les marais auraient disparu, les bourdons disparaîtraient en quelques années, et la disparition des fleurs suivrait, avec un peu de retard, celle des bourdons. Si l'espèce bourdon disparaissait, l'espèce fleur était irrémédiablement condamnée. Une symbiose parfaite. L'un ne pouvait vivre sans l'autre.

Les mois passèrent. Les événements se produisirent exactement comme Stéphane l'avait prédit. Dès l'année suivante, le nombre des bourdons chuta de façon spectaculaire. Stéphane fit des comptages, et envoya ses rapports consciencieusement. Il prédit que l'année prochaine verrait le nombre de jeunes plantes chuter de façon tout aussi spectaculaire. Cette fois, il ne prit pas rendez-vous avec le Gouverneur. Il lui envoya simplement le rapport en recommandé avec accusé de réception. Et il continua son travail, la mort dans l'âme, conscient d'être en train d'écrire le requiem de son petit monde.

Un matin de mars, environ un an et demi après son entrevue houleuse avec le gouverneur, alors qu'il attendait le retour de Fred tout en préparant le petit déjeuner, Stéphane contemplait son

petit univers, toujours aussi beau en apparence, mais déjà miné de l'intérieur, déjà condamné. L'été s'achevait (on était dans l'hémisphère sud!), et si les plateaux avaient présenté leur plus bel aspect, recouverts qu'ils étaient de fleurs, Stéphane savait que très peu de fleurs avaient été pollinisées car très peu de bourdons avaient pu parvenir à l'âge adulte en raison des travaux d'assèchement. Très peu de graines avaient pu mûrir et tomber au sol. Le printemps prochain, très peu de plantes pousseraient. Cela ne se verrait pas pour un œil de profane, car les plantes dans leur deuxième année fleuriraient aussi nombreuses que d'habitude. Mais l'année suivante, il n'y aurait presque plus de fleurs. A ce moment là, la catastrophe sauterait aux yeux de tous. Mais il serait sans doute trop tard, car l'assèchement se poursuivant, il se pourrait bien qu'il n'y ait alors plus un seul bourdon dans l'île. Ainsi, dans un an et demi, les plateaux seraient presque déserts, et dans deux ans et demi, ils le seraient sans doute complètement.

Stéphane se demandait s'il ne valait pas mieux partir tout de suite, plutôt que de rester jusqu'au bout, et voir le massacre final. Les plateaux déserts. La roche à nu. Oui, peut-être valait-il mieux partir maintenant, pour garder le souvenir intact de son île.

Non! Non! Quelle lâcheté! Il devait rester auprès de l'île malade. Il devait observer son agonie, la consigner, être le témoin de l'agression qui lui

coûtait la vie. Si lui ne le faisait pas, qui pourrait le faire à sa place?

Fred arriva à ce moment, porteur du courrier. Stéphane ouvrit avec avidité, un sourire aux lèvres, une lettre portant les lettres UTPD, et un dessin stylisé de la planète, sigle de l'Association Une Terre Pour Demain. Depuis plusieurs mois, l'affaire était suivie par quelqu'un à l'UTPD, et ce quelqu'un semblait parfaitement comprendre la situation. C'était au moins un réconfort moral. Lorsqu'il l'eut parcourue, il regarda Fred d'un air incrédule.

"Mauvaises nouvelles?"

- Non, au contraire! L'UTPD va m'envoyer du monde. Des étudiants, des jeunes...

- Pour quoi faire?

- Tu ne le croiras jamais! Dans un de mes derniers rapports, j'indiquais que s'il y avait encore une possibilité de restaurer les marais et de sauver les bourdons, on risquait que cela arrive trop tard et que la fleur ait disparu avant, faute de pouvoir renouveler les générations.

Ils m'écrivent de tout faire pour conserver le bourdon en élevage, et ils m'envoient vingt personnes, tous frais payés, pour..., pour

- Eh bien?

- C'est tellement dingue! Pour faire la pollinisation manuelle des fleurs!

- Pourquoi c'est dingue? Ça ne peut pas se faire?

- Si, ça peut, mais je ne pensais pas qu'on trouvait des volontaires pour ..., pour un travail de forçat!

- Je te l'avais dit, Steph, mais tu ne voulais pas me croire. Tes officiels, là, ton Directeur de thèse, l'Académie des Sciences, le Ministère de l'Environnement, ils n'en ont rien à foutre de ta fleur. Ce n'est pas eux qui t'aideront. Tu ne te souviens pas de ce que le Gouverneur t'avait dit? "Vous autres, les écologistes ..." Tu penses qu'il parlait de ta spécialité de 3ème cycle? Il ne sait même pas que l'Écologie est une science. Pour lui, les écologistes, c'est ces empêcheurs de polluer en rond qui s'opposent au développement, avec un grand D. Eh bien les voilà, les écologistes. Ils arrivent. Et crois-moi il n'y a qu'eux qui peuvent faire quelque chose! Et quand est-ce que tout ce beau monde va venir?

- L'été prochain, pendant les deux mois où la floraison est la plus abondante.

- Espérons qu'ils ne changeront pas d'avis!"

Mais ils ne changèrent pas d'avis.

3

C'était la pause casse-croûte. Les jeunes gens étaient dispersés entre les rochers, les uns debout, les autres assis par terre. Certains mangeaient en silence, d'autre bavardaient à voix basse, d'autres enfin, ayant fini leur repas, s'étaient étendus sous le soleil doré et fermaient les yeux, pour une sieste bien méritée.

Stéphane remuait lentement ses épaules, pour tenter d'en chasser la fatigue, tout en bavardant avec Virginie, une petite brune aux yeux noisette qui lui faisait face. Sa vraie passion, disait-elle, c'était les oiseaux. Il n'y en avait pas beaucoup dans l'île, à part quelques oiseaux marins qui fréquentaient toutes les îles du Pacifique, mais elle avait été ravie de les découvrir. Elle expliquait à Stéphane qu'en France, elle guettait toujours les oiseaux, inconsciemment, du coin de l'œil. Elle était toujours à l'affût, et quand une silhouette ne lui était pas familière, quand un cri, une trille, lui étaient inconnus, alors elle se jetait sur sa paire de jumelles et elle essayait de voir et d'identifier cet oiseau qu'elle ne connaissait pas.

C'était devenu sa seconde nature. Elle avait toujours un coin dans sa tête pour les oiseaux.

Stéphane l'écoutait en souriant. Elle lui faisait penser à lui quand il était plus jeune. Il n'avait guère rencontré une telle passion pour la nature, même depuis qu'il était entré en fac. Sans doute parce qu'il n'avait pas fréquenté les bons endroits. Je me suis trompé d'écosystème, songea-t-il en riant tout bas. Les gens comme moi, ils ne sont pas dans les facs, ils sont dans les associations de protection de la nature. Pendant tout ce temps là ils existaient, mais ailleurs! Il a fallu cette histoire de fleur pour que je m'en aperçoive!

Les fleurs... Tout petit déjà, lorsqu'en été il partait passer ses vacances chez ses grands-parents, à la montagne, son cœur s'enflait de bonheur et d'excitation. L'été passait comme un rêve à courir dans les champs, à ramasser des fleurs en vrac pour aller ensuite les déverser sur la jupe de sa mère qui le remerciait d'un sourire attendri. Il connaissait toutes les odeurs, toutes les couleurs, tous les aspects que pouvait prendre au cours du temps l'étendue qui entourait sa maison, et pourtant c'est avec un plaisir neuf et une émotion violente qu'il recevait à chaque fois l'immensité du paysage.

A dix ans, il se mit à fureter dans les livres, il apprit le nom des fleurs, celui des insectes. Il étonnait sa mère lorsqu'il lui disait d'une voix passionnée,

persuadé de l'importance de ce qu'il disait:

"Mais non, Maman, c'est pas des marguerites, c'est du séneçon, et ça, là, (il montrait avec son doigt verdi par la sève et bruni par la terre) ça, c'est de la matricaire!"

En les nommant, en cherchant dans ses livres le nom exact des fleurs, il apprenait l'extrême variabilité et aussi l'extrême ressemblance, il apprenait la diversité des êtres vivants et ressentait l'existence de parentés plus ou moins profondes.

Puis vers quatorze, quinze ans, il lut d'autres livres. Il partit avec Darwin à bord du Beagle, pour un tour du monde fantastique. Il découvrit avec Dubois les restes de l'Homme de Java. Les yeux brillants, la tête fiévreuse, il se jeta ensuite sur les œuvres de Tinbergen, Lorenz...

Le frère de sa mère, Roland Casenave, amusé par tant de fougues, alimentait sa bibliothèque. Il était lui-même un Biologiste de grand renom, ayant fait quelques expériences originales et très instructives sur le fonctionnement de l'ADN, la molécule porteuse de l'hérédité.

Mais quand sa sœur lui disait:

"On dirait que le petit marche sur tes traces...",

Roland embarrassé lui répondait:

"La Biologie a bien changé. Ce n'est plus l'époque des naturalistes..."

Un siècle de retard! C'est en fait que ça lui avait sauté aux yeux. Une première année à se débattre entre les cours de chimie, de physique et de maths. A calculer des entropies et des écarts-types! Mais il avait tenu bon.

Il n'empêche... Le monde scientifique était désormais polarisé sur une seule catégorie de disciplines: Biochimie, Biologie moléculaire, Génie génétique... Il n'y avait pas que la conviction qui déterminait ces choix. Bien sûr, toutes ces disciplines étaient "fondamentales", mais ce "Fondamental" était aussi bien souvent fondamentalement rentable. Les manipulations génétiques, par exemple, trouvaient des marchés immenses à conquérir dans les industries pharmaceutiques. Toutes les techniques mises au point en matière de reproduction avaient également une valeur commerciale démentielle. Dans les pays où la loi le permettait, ceux qui en avaient les moyens payaient des fortunes pour se reproduire des façons les plus inattendues.

Tout ce qui n'avait pas d'application immédiate et rentable était destiné à disparaître, étouffé par le manque de crédits. Seuls survivaient les secteurs de recherche qui pouvaient par leurs

applications s'insérer rapidement dans une société industrielle et mercantile. Quand il y songeait, il se sentait gagné par un écœurement incontrôlable. Il n'y avait rien de gratuit dans la société à laquelle il appartenait. Les chercheurs obéissaient aux fournisseurs de capitaux.

La France entretenait bien quelques fossiles vivants chargés de gérer les Muséums et autres greniers poussiéreux du savoir humain. Leur poste était purement honorifique. Coupés de la science vivante, manquant de moyens, n'ayant pas d'élèves pour prendre la relève, ils étaient voués à disparaître.

Et pourtant, songeait Stéphane, n'existait-il pas une troisième voie, bien à lui, une Biologie aux prises avec la nature, une vraie science de terrain, qui ne se réfère pas seulement à des modèles théoriques et à des techniques sophistiquées? C'est ce qu'il tentait de faire ici, mais cet écosystème unique au monde, qu'il commençait à peine à étudier, était déjà mortellement blessé.

A Paris, son laboratoire avait été impuissant à l'aider. Son oncle avait pourtant fait signer une pétition à beaucoup de ses confrères, mais il y avait aux Îles Fleuries des impératifs économiques et politiques qui dépassaient les considérations écologiques. Il y avait surtout eu, pensait Stéphane, un manque de temps pour convaincre. Les hôteliers de l'Île étaient pressés, ils voulaient récupérer leurs

investissements, et leur pression sur le Gouverneur avait été constante, alors qu'eux, les protecteurs de la nature, ceux qui s'étaient émus de la situation, étaient des gens de l'extérieur, dont on pouvait négliger l'avis.

Aujourd'hui, les travaux d'assèchement dataient d'il y a deux ans déjà, et Stéphane entreprenait, avec sa petite escouade de volontaires, la pollinisation manuelle des fleurs. Le travail était fastidieux, mais heureusement, le groupe était joyeux et enthousiaste. Chacun y allait avec courage.

Pratiquement pliés en deux, ils progressaient tous ensemble, à quelques mètres d'écart les uns des autres. On prélevait un peu de pollen sur une fleur, grâce à un pinceau, puis on déposait ce pollen sur le stigmate de la fleur suivante, et on lui prélevait un peu de pollen, avant de passer à la fleur suivante.... Et ainsi de suite, des centaines de fois dans la journée. Il fallait absolument procéder ainsi car cette plante était autostérile: elle ne pouvait pas être fécondée par son propre pollen. C'est pourquoi le pollen devait provenir d'une autre fleur. Ce transport de pollen, les bourdons le réalisaient auparavant, à leur insu, tout occupés qu'ils étaient à se nourrir et à tenter de s'accoupler avec le stigmate de la fleur.

Dans leur progression, les jeunes gens rencontraient parfois un de ces bourdons, rare rescapé de l'hécatombe. Un miraculé qui avait pu se

développer dans quelque flaque du marais asséché... Ils étaient toujours contents d'en voir un. Certains, pour briser la monotonie du travail, s'amusaient à les compter.

D'un commun accord, ils avaient décidé d'alterner une demi-journée de pollinisation et une demi-journée de découverte de l'île. Les premières demi-journées d'étude avaient permis à Stéphane de leur expliquer en détail la Biologie de la fleur et de son bourdon, et de leur faire découvrir l'ensemble de la faune et de la flore déjà inventoriées. Très rapidement, les jeunes avaient commencé à l'aider pour continuer cet inventaire. Si la plupart n'avaient aucune formation de Biologiste, Stéphane s'aperçut vite que cela n'avait aucune importance. Leur enthousiasme, leur envie d'apprendre et leur respect de la Nature leur donnaient toutes les compétences pour faire ce travail. Ainsi pendant les deux mois qu'ils restèrent avec lui, ils découvrirent autant d'espèces nouvelles qu'il n'en avait découvert seul pendant quatre ans.

Ce jour-là, donc, ils en étaient à la pause de midi. Virginie ne parlait plus, elle avait cédé comme tant d'autres au besoin de sommeil, et Stéphane se disait, tout en la regardant dormir, que ces petits jeunes allaient lui manquer, et que ce serait dur de se retrouver seul, comme avant, une fois qu'ils seraient repartis pour la France. Virginie surtout allait lui manquer. Oui, surtout elle...

Un bourdonnement lointain mais puissant le tira de ses réflexions. Il chercha la source du bruit et la trouva: un hélicoptère, au loin, vers l'Ouest. Le temps était clair et on le voyait bien.

Un à un, les dormeurs se réveillèrent. Tous les visages se tournèrent vers l'appareil.

"Qu'est-ce qu'il fait là? demanda une voix.

- C'est peut-être pour les touristes?

- Les îles fleuries vues du ciel, hein? Quelque chose comme ça?

- Virginie, tu me passes tes jumelles?" demanda soudain Stéphane d'une voix blanche.

A ces mots tous ceux qui avaient des jumelles se précipitèrent pour les prendre.

"On dirait qu'il est au-dessus des marécages..., murmura une voix.

- Je ne vois pas ce qui peut intéresser les touristes dans les marécages.., en objecta une autre.

- Peut-être viennent-ils voir ce qu'ont donné les travaux d'assèchement ? J'ai lu dans le journal que les hôteliers n'étaient pas satisfaits. Ils disent qu'il y a

encore des moustiques."

A ce moment précis, un nuage blanchâtre extrêmement dense s'échappa de l'hélicoptère et tomba au sol. Et l'hélicoptère, lâchant son épais panache, se mit à parcourir régulièrement, de gauche à droite et de droite à gauche, l'étendue des anciens marais.

"Nom de Dieu! Bordel de merde! Merde! Merde! hurla Stéphane, frappant violemment ses genoux de ses poings. Et personne n'eut besoin de lui demander ce que l'hélicoptère venait de répandre. Cette fois, c'en était fini des bourdons. Il n'y avait plus aucun espoir.

Une semaine plus tard, lorsque la petite équipe de l'UTPD repartit pour la France, ce fut avec la pénible impression d'avoir travaillé pour rien...

4

Un an plus tard, Stéphane se tenait dans le petit salon de la Villa du Gouverneur. Rien n'avait changé depuis ce jour lointain où il avait débarqué, furieux et angoissé, pour voir le Gouverneur. La vision des jardins, qu'il avait pu contempler plus de deux heures en ruminant sa colère, lui rappelait de pénibles souvenirs, et il appréhendait cette nouvelle entrevue. Mais cette fois-ci, on ne le fit pas attendre.

Lorsqu'il poussa la porte du bureau du Gouverneur, Stéphane ignorait totalement ce qui l'attendait. La lettre qu'il avait reçue, très brève, était une invitation, courtoise, à prendre rendez-vous avec le Gouverneur au moment qui lui conviendrait. Rien d'autre. Aussi fut-il très surpris de voir se lever vers lui un visage inconnu. Une figure ronde, surmontée d'un front passablement dégarni, avec les yeux cerclés de petites lunettes rondes.

"Entrez, Monsieur Mercier, asseyez-vous!"

Sur le bureau, Stéphane repéra rapidement le dossier qu'il avait écrit, il y avait de cela bien longtemps, ainsi que les rapports des comptages qu'il avait effectués depuis et régulièrement adressés au Gouverneur.

"Je suis Monsieur Dewitte, le nouveau Gouverneur des Îles, annonça le petit homme chauve. J'ai pris mes fonctions il y a deux mois, et je n'ai pris connaissance de ces dossiers que tout récemment. Sinon, je vous aurais contacté plus tôt."

Stéphane ressentit une immédiate sympathie pour cet homme. Il lui répondit, le sourire aux lèvres:

"J'ignorais qu'il y avait un nouveau Gouverneur.

- C'est pourtant paru dans la presse locale... Mais peut-être ne la lisez-vous pas?

- Je ne la lis plus, rectifia Stéphane.

- Quoi qu'il en soit, l'ancien Gouverneur a pris sa retraite et est rentré en France. Mais venons-en au fait. Lorsque je suis arrivé ici, j'ai souhaité visiter les îles, et j'ai été étonné de ne pas voir la fameuse fleur qui était censée couvrir les collines de l'Est. J'ai d'abord pensé que ce n'était pas la bonne saison, mais lorsque j'ai interrogé mon chauffeur, il m'a répondu qu'il n'y avait pas de fleurs cette année.

J'ai d'abord cru à une plaisanterie, mais tout le monde m'a confirmé cette version. Ma secrétaire a alors attiré mon attention sur l'existence de vos dossiers. Je les ai donc lus.

- Avez-vous besoin d'informations complémentaires? demanda Stéphane.

- Je ne pense pas, répondit le Gouverneur. Vos dossiers m'ont paru parfaitement clairs. Ce que je n'arrive pas à comprendre, c'est comment il est possible qu'on ait poursuivi l'assèchement des marais alors qu'on avait tous les éléments pour prévoir cette catastrophe.

- Moi aussi, j'aimerais bien le savoir, répondit Stéphane, souriant malgré lui devant l'absurdité de la situation. Je pense que l'ancien Gouverneur n'a pas lu les dossiers, tout simplement.

- Je vois, prononça lentement M. Dewitte. C'est l'explication qui m'était venue à l'esprit, à moi aussi. Autrement, je ne vois pas comment... Tout ceci est tellement absurde."

Le Gouverneur resta un moment perdu dans ses pensées, puis il se redressa et regarda Stéphane dans les yeux.

"Peut-on encore faire quelque chose?"

Stéphane ne répondit pas tout de suite. Il commença par lui rendre son regard. En un instant, il mesura le sérieux de ce petit homme chauve, et le compara à la fausse douceur et au comportement incroyablement superficiel de l'ancien Gouverneur. Quel contraste!

"Je ne pense pas, répondit-il. Les insecticides qui ont été déversés sur l'ancien marais l'année dernière étaient d'une famille de produits extrêmement persistants. Le sol de l'ancien marais doit encore en être saturé. Même si on remettait le marais en eau, aucun insecte ne pourra s'y développer avant dix ou quinze ans.

Et d'ailleurs, ajouta-t-il avec un soupir résigné, je n'ai pas aperçu un seul bourdon depuis plusieurs mois déjà. Je pense qu'il n'y en a plus sur l'île. Et je ne suis pas sûr que vous obtiendriez les crédits nécessaires pour remettre les marais en eau...

- Vous avez raison sur ce point. La métropole ne comprendrait pas qu'on demande de l'argent pour défaire ce qui vient d'être fait. Même si j'arrivais à plaider le dossier, ça prendrait certainement beaucoup de temps. Il faudrait attendre un changement de gouvernement, car celui-ci ne voudra pas se désavouer... Et puis il y a les hôteliers!

- Quel dommage que vous soyez arrivé si tard! murmura Stéphane.

- Oui, je suppose que nous aurions pu faire quelque chose. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il avec un léger soupir, je voulais vous voir pour m'assurer qu'il n'était pas encore temps de rattraper les choses. Pour en être sûr.

Il s'interrompit un instant, contemplant le visage grave de Stéphane assis en face de lui. Un sourire de sympathie éclaira son visage. Stéphane le lui rendit, mais difficilement. Il était bouleversé à la pensée que tout s'était joué à quelques mois près. Si Dewitte était arrivé avant les insecticides... Mais il était trop tard.

"Ça n'a pas dû être facile, pour vous, pendant toutes ces années..."

- Oui, répondit Stéphane, d'une voix que l'émotion rendait rauque, c'est vrai. Votre prédécesseur..."

Il n'acheva pas sa phrase. Le regard que lui jeta le Gouverneur lui apprit qu'ils s'étaient parfaitement compris.

- Eh bien, conclut le Gouverneur, je vais vous laisser retourner à votre travail."

Il hésita quelques secondes, cherchant visiblement ses mots.

" Je voudrais vous présenter des excuses. Je voudrais pouvoir vous en dire plus. Mais je suis tenu au devoir de réserve, comme tous les fonctionnaires. Ça ne m'est pas facile...

- Je m'en doute, Monsieur Dewitte. Et je vous remercie."

Les deux hommes se serrèrent la main. Et Stéphane retourna au campement.

5

Ma chère Virginie,

Fred repart demain pour la France et il t'apportera cette lettre, ainsi qu'une pleine valise de terre des plateaux, à transmettre au professeur Schnell pour faciliter ses cultures.

Je mets dans cette lettre des photos des plateaux tels qu'ils se présentent en ce moment. N'est-ce pas que c'est magnifique? Toutes ces fleurs, ce sont vos fleurs. Celles que vous avez fait pousser avec votre travail. Malheureusement, on peut dire que c'est le bouquet final. L'année prochaine, il n'y aura plus rien sur ces plateaux. Je n'ai pas le courage de faire de pollinisation, sauf en très petites quantités, lors de mes promenades. De toute façon, je rentre l'année prochaine et personne ne me remplacera. Notre seul espoir réside dans les cultures de Schnell. J'espère qu'il réussira.

La nuit est tombée et mon éclairage n'est pas bon. Et puis je tombe de sommeil. Tu sais ce que c'est... Levé à l'aube, couché avec le soleil. Alors je te laisse. Je t'écrirai plus longuement très bientôt. Je t'embrasse très fort. Tu me manques. Quand je pense à ce veinard de Fred qui va pouvoir te voir dans moins de deux jours, ça me rend malade!

Je t'embrasse encore une fois.

Stéphane

Cher Stéphane,

J'ai vu Fred hier soir, nous avons mangé tous ensemble dans un petit resto grec du quartier Saint Séverin. Il ne manquait que Pascal et Aurélie qui n'ont pas pu faire le voyage de Bruxelles. Dix-neuf à table! Tu peux croire qu'on prenait de la place. On a parlé du bon vieux temps bien sûr, et de toi. Tout le monde te transmet le bonjour.

Un grand merci pour les photos de nos fleurs. C'est émouvant de penser que toutes ces plantes ont fleuri parce qu'il y a deux ans, nous sommes passés par là. Même si nous avons échoué, il ne faut rien regretter. Nous avons fait tout ce qui était en notre pouvoir.

Je n'ai malheureusement pas de bonnes

nouvelles pour toi. Je suis passée voir le professeur Schnell, au Muséum. Il m'a dit que tous les échantillons de fleurs meurent les uns après les autres. Les feuilles se mettent à jaunir, puis elles tombent et la plante dépérit. Il ne leur reste que deux plantes, et elles sont en très mauvais état. Schnell essaie pourtant de les placer dans les conditions les plus proches de leurs conditions naturelles. Il est content de la terre que Fred a apportée. Il lui reste un peu de graines, et il va faire une nouvelle tentative. Mais il n'est pas optimiste.

D'après lui, cette plante est très sensible aux infections par les champignons, parce qu'elle a évolué dans une île très isolée où elle n'a pas eu à développer de défenses contre eux. Il faudrait la cultiver en milieu stérile, et il n'est malheureusement pas équipé pour ça. Les labos qui le sont ne veulent pas s'encombrer de ta fleur. Il ne me l'a pas vraiment dit mais j'ai l'impression qu'il s'est fait jeter sans ménagement de tous les labos qu'il a contactés.

Voilà tout ce que je pouvais te dire là-dessus. Comme tu le vois, les nouvelles ne sont pas bien gaies. Je suis vraiment désolée pour toi. J'aurais tellement aimé pouvoir te donner de bonnes nouvelles!

Je suis obligée de te laisser maintenant. J'ai un examen de Biologie végétale dans cinq jours et je ne suis pas tout à fait prête. Et comme je tiens

absolument à avoir une bonne note, pour que tu sois fier de moi, il va falloir que je bosse sérieusement!

Je t'embrasse très fort. J'ai hâte de te revoir.

Virginie

6

L'homme était penché, immobile, sous le soleil brûlant de l'après-midi. On eut dit qu'il craignait d'effaroucher la fleur en faisant du bruit ou un geste trop brusque. Il portait un chapeau de toile dont le rouge avait pâli à force d'être exposé au soleil et à la pluie. Dans son visage hâlé, caché dans l'ombre (il tournait le dos au soleil), on pouvait voir briller le bleu des yeux et la blancheur des dents. Accroupi à une certaine distance de la fleur, il la regardait de tous ses yeux, haletant sous le coup de l'émotion et de l'effort, car il avait, selon son habitude, marché très vite sous un soleil de plomb.

Ce que Stéphane Mercier regardait ainsi, c'était la dernière fleur de l'île. Trois ans après que les insecticides aient fini d'exterminer les bourdons, Stéphane avait parcouru systématiquement toute l'étendue des plateaux, ainsi qu'il le faisait chaque année. L'année précédente, il avait pu voir fleurir le travail des petits jeunes de l'UTPD. Cependant, l'année suivante, il n'y avait pas une fleur sur les plateaux. Pas une, jusqu'à ce qu'il tombe sur celle-là.

Instinctivement, Stéphane cherchait des yeux une autre fleur, pour pouvoir effectuer une pollinisation croisée. Mais il n'y en avait pas. Cette fleur était la dernière, la dernière de son espèce. Stéphane resta longtemps à la regarder.

Il partait le lendemain pour Paris. Son séjour dans l'île était terminé. Dans quelques semaines, il soutiendrait sa thèse: *Les îles fleuries: dégradation irréversible d'un écosystème*. Puis il quitterait son poste de chercheur. L'UTPD lui avait proposé un travail d'expert, et il l'avait accepté. Il devrait voyager de par le monde pour évaluer les dégradations infligées aux écosystèmes... Un sujet sur lequel il avait déjà une certaine expérience...

Pour sa dernière excursion dans l'île, la merveilleuse beauté de cette fleur lui était offerte une dernière fois. Songeant à tous les efforts qu'il avait faits pour tenter de la sauver, aux murs d'indifférence et d'incompréhension auxquels il s'était si souvent heurté, il se sentit submergé par une vague d'amertume et de tristesse. Il était seul; il laissa couler ses larmes. Les paroles du Petit Prince dansèrent dans sa tête:

"Et si je connais, moi, une fleur unique au monde, qui n'existe nulle part, sauf dans ma planète..."

Il avait eu cette joie immense. Il avait eu sa fleur. Il l'avait perdue. Le monde entier l'avait perdue. Elle irait rejoindre la cohorte sans cesse grandissante des espèces à jamais disparues.

Elle aurait pu être utile à l'humanité. Elle aurait pu fournir des médicaments. Elle aurait pu permettre des découvertes fondamentales. On ne le saurait jamais.

Mais surtout, elle n'offrirait plus jamais l'éclatant spectacle de sa floraison. Les îles fleuries avaient perdu leur âme.

L'ELITE

1

Thomas Boulanger était assis dans la cuisine de l'Institut. Dans le four, des biscuits cuisaient, de délicieux biscuits comme seule Maria savait en faire. Elle-même allait et venait dans la vaste cuisine, son tablier noir enserrant sa taille, ses yeux vifs surveillant tantôt la cuisson de la soupe, tantôt celle des biscuits, tandis qu'elle découpait la viande, les oignons, les tomates... Elle s'affairait toujours ainsi, jamais en repos, toujours en action, et pourtant elle donnait toujours à Thomas l'impression d'une

présence bienveillante et attentive. Devant lui, une assiette était remplie de la première fournée de biscuits, et Thomas s'en servait généreusement, tout en buvant un grand verre de lait. Il racontait à Maria un conte qu'il avait lu la veille au soir et qu'il avait beaucoup aimé.

La princesse dit au jeune pêcheur:

" Si tu veux devenir mon époux, tu dois me rapporter la perle phosphorescente, qui se trouve au palais de mon père, le Roi des Dragons."

Le jeune pêcheur se met en route. Chemin faisant, il traverse un village frappé par l'inondation. Les villageois lui disent:

" Seule la baguette d'or qui se trouve au palais du Roi des Dragons peut faire rentrer le fleuve dans son lit."

Alors le jeune pêcheur leur dit:

" C'est là que je me rends. Et je vous promets de tout faire pour vous la ramener!"

Arrivé au palais du Roi des Dragons, le jeune homme se voit offrir d'emporter un objet provenant du trésor du Roi. Mais un seul! Il aperçoit la perle phosphorescente, qui peut lui donner la main de la princesse, mais il détourne les yeux et il

prend résolument la baguette d'or qu'il a promis de ramener au villageois. Et il reprend la route.

Lorsque les villageois le voient revenir, ils lui crient, de loin:

" La baguette, avez-vous la baguette?

- Oui, oui! Je l'ai! " répond fièrement le jeune pêcheur. Et il se met à battre l'eau du fleuve avec la baguette d'or. Aussitôt l'eau commence à baisser et bientôt le fleuve est rentré dans son lit. Un vieil homme s'approche du pêcheur.

" Sois remercié du fond de nos cœurs. Nous voudrions t'offrir un présent digne de ce que tu as fait pour nous, mais hélas il ne nous reste plus rien, l'inondation a tout détruit."

A ce moment un enfant aperçoit une huître qui est restée abandonnée par le fleuve. A l'intérieur, il y a une perle, toute noire, toute cabossée. L'enfant la donne au jeune pêcheur. Le vieillard dit:

" Ce n'est pas grand chose, mais garde-la en souvenir de nous. Peut-être te portera-t-elle bonheur..."

Le pêcheur remercie et reprend la route qui le conduit chez lui. Le soir, il se rend tout de même au bord du lac, pour voir la jeune princesse une

dernière fois. Lorsque celle-ci l'aperçoit, elle lui sourit et lui demande joyeusement:

"As-tu rapporté la perle phosphorescente?"

De violents éclats de voix parvinrent du couloir, et le père de Thomas entra dans la cuisine. Avec lui, Victor Laramière, le directeur de l'Institut, visiblement mal à l'aise.

"Comment se fait-il que mon fils soit ici? Dans la cuisine! Comment pouvez-vous permettre qu'une chose pareille se produise dans mon Institut?"

Instinctivement, Thomas comprit qu'il valait mieux ne rien dire et laisser passer l'orage. Lorsque son père le lui ordonna, il le suivit docilement dans le bureau du Directeur. Mais la colère de son père était loin d'être éteinte.

"Cela se produit-il souvent? Monsieur Laramière, je vous pose une question!"

Et comme Laramière restait sans voix, il se tourna vers son fils. Thomas ressentit un moment de vertige lorsque les yeux de son père se posèrent sur lui. C'était la première fois que son père le regardait vraiment. Et le regard n'était pas amical.

"Eh bien, Thomas! Peut-être pourras-tu

répondre, puisque Monsieur Laramière n'en semble pas capable?

- Je vais voir Maria chaque fois que je le peux, et je ne vois pas quel mal il y a à ça!"

Il y avait beaucoup de défi dans la voix du garçon, mais son père ne s'y arrêta pas.

"Et quel intérêt y a-t-il à aller voir une cuisinière!"

Le mépris avec lequel il prononça ces mots frappa Thomas comme une gifle.

" Si tu veux des gâteaux, tu peux te les faire apporter dans ta chambre pendant que tu travailles, ou au salon, si tu souhaites discuter avec tes professeurs, au lieu de perdre ton temps! Tu passes ton examen dans deux semaines! Le sais-tu?"

L'enfant n'écoutait pas vraiment. Tandis que son père parlait, il sentait se clarifier en lui des idées qui l'avaient souvent effleuré mais qu'il n'avait jamais osé formuler. Il savait ce que son père pensait: il n'avait pas fondé cet Institut ni lancé le projet "Elite" pour voir sa progéniture perdre son temps avec des gens qui sont tout juste bons à exécuter des tâches manuelles. Ainsi pensait Monsieur Boulanger, et, rougissant soudain de colère et de honte, Thomas regretta amèrement de devoir la vie à cet homme.

"Thomas, je te parle. Est-ce que tu te rends compte que tu passes ton examen dans quinze jours?"

- Monsieur, je travaille plus de huit heures par jour et je ne pense pas avoir de problème pour passer cet examen. Mais j'ai aussi besoin de me détendre de temps en temps! Et j'aime aller voir Maria! Quel mal y a-t-il à cela?

- Thomas, tu raisones comme un bébé! Il y a ici les meilleurs spécialistes de toutes les disciplines scientifiques et littéraires, des sommités, les meilleurs pédagogues! Ils sont là pour t'enseigner tout ce qu'ils savent, si tu veux. Ils ne comptent ni leur temps ni leur énergie. Et toi, tu es à la cuisine et tu discutes avec une cuisinière! A deux semaines de l'examen! Ecoute Thomas, les journalistes nous guettent au tournant. Ils savent que tu dois entrer l'année prochaine à l'Ecole Normale, d'après le programme que nous avons annoncé. Si tu rates le concours d'entrée, c'est tout l'Institut qui perdra son crédit, sa renommée, et alors les crédits nous seront supprimés petit à petit, et ce sera la fin de cette expérience."

Tandis qu'il disait ces mots, une sincère émotion sembla effleurer le visage austère de son père. Thomas sentait bien que le Projet Elite était la seule chose qui comptât réellement pour lui, qui ait jamais compté et qui compterait jamais.

Après un moment de silence, son père lui dit:

"Laisse-nous maintenant. J'ai des choses à régler avec Monsieur Laramière."

Thomas aurait voulu retourner voir Maria, mais il eut peur de lui attirer des ennuis et monta dans sa chambre. Là, il tenta de lire pour se changer les idées, mais il n'y parvint pas. Il était énervé et il ne put que ressasser les événements, étendu sur son lit, les mains sous la tête, fixant vainement le plafond.

2

Le réfectoire de l'Institut se remplissait d'un joyeux brouhaha tandis que les enfants prenaient place, les uns après les autres. Près de trente enfants y prenaient leur repas, trois fois par jour. Les plus jeunes, les bébés, mangeaient avant, et étaient déjà au lit à cette heure. Mais dès deux ans, les jeunes prenaient leur repas au réfectoire. Et toujours dans la bonne humeur.

Thomas n'avait pas revu son père depuis son irruption dans la cuisine et le sermon qui avait suivi. Il espérait qu'il avait quitté l'Institut. Il attendait avec impatience que Maria apporte le repas pour savoir si elle n'avait pas dû subir de remarques désobligeantes de la part de son père. Il ne pouvait pas supporter l'idée qu'on s'en prenne à elle. Elle qui était la bonté même. Elle qui ne disait jamais de mal de personne. Elle qui se donnait tant de peine pour faire plaisir.

La porte de la cuisine s'ouvrit, et une personne entra, poussant une table roulante chargée de plats fumants. Mais ce n'était pas Maria. C'était

une des puéricultrices qui s'occupaient des bébés. Thomas eut l'impression de tomber en chute libre. Son cœur se mit à cogner si fort qu'il lui faisait mal. Il attendit, pétrifié, que la femme arrive à son niveau. Il lui semblait qu'elle avançait au ralenti, et qu'elle n'arriverait jamais. Quand enfin elle déposa un plat sur la table de Thomas, il lui demanda d'une voix rauque:

"Où est Maria?"

La jeune femme semblait embarrassée. Elle répondit, un peu trop vite.

"Je n'en sais rien. On m'a demandé de la remplacer pour ce soir.

- Elle n'est pas malade?

- Je te dis que je ne sais pas!"

Thomas se leva brusquement et se précipita à la cuisine. Elle était vide. Il buta un peu contre la porte en sortant dans le couloir et pressa le pas vers le bureau du Directeur. Il frappa à la porte et attendit vainement une réponse. Il essaya d'entrer, mais la porte était fermée à clé.

Il avait oublié qu'il avait peur de rencontrer son père. Il se dirigea résolument vers l'aile B, où se trouvaient les appartements privés d'une partie du

personnel. Maria n'y logeait pas. Elle habitait en ville. Celui que Thomas voulait voir, c'était Laramière. Il sonna. La porte s'ouvrit sur Madame Laramière, qui lui demanda, un peu surprise:

"Qu'est-ce que tu veux?"

- Je voudrais voir Monsieur Laramière.

- Sa journée de travail est finie. Il est très fatigué. Va le voir demain à son bureau...

- C'est très urgent. Je dois le voir maintenant."

Tandis que Madame Laramière hésitait, une voix s'éleva calmement derrière elle:

"Ca va, Lisa. Laisse-le entrer."

Lisa s'effaça et Thomas se trouva face au Directeur. Il semblait effectivement très fatigué. Il regarda Thomas avec un air de profonde détresse qui alarma encore plus le jeune homme.

"Où est Maria? demanda-t-il abruptement.

- Ton père l'a renvoyée, mon garçon, répondit-il d'une voix lasse. Il n'y a pas eu moyen de le faire changer d'avis. Je te jure que j'ai tout essayé. Sa décision était prise. Il n'a même pas voulu qu'elle

termine son mois. Il préfère la payer à ne rien faire plutôt que de lui permettre de rester une minute de plus."

Thomas éprouvait un curieux sentiment d'irréalité. Comme si tout ce qu'il vivait depuis l'arrivée imprévue de son père ne s'était pas vraiment passé. Comme s'il était prisonnier d'un rêve absurde, qui était en train de tourner au cauchemar. Il restait là, désespéré, le regard vide. Lisa Laramière le considérait, vaguement inquiète, ne sachant pas quoi faire. Finalement, elle lui demanda:

"Veux-tu rester manger avec nous?"

A ces mots, Thomas sembla reprendre contact avec la réalité. Il répondit poliment, ainsi qu'on lui avait toujours appris:

"Non merci, je vais retourner à l'Institut maintenant..."

Et il partit. Cependant, il ne retourna pas au réfectoire. Il monta directement dans sa chambre, sortit un sac de son placard, et se mit à le remplir, méthodiquement, avec des vêtements...

Lorsque son sac fut plein, il ouvrit silencieusement sa fenêtre et le jeta dans l'herbe de la pelouse en contrebas. Puis il referma soigneusement la fenêtre et sortit de sa chambre. Il n'était pas encore

huit heures. Le gardien ne verrait rien d'anormal à ce qu'il sorte prendre l'air. Il le faisait souvent.

Au pied de l'escalier, il croisa son jeune frère de 11 ans, Sébastien. Un lien particulier les unissait, car ils avaient la même mère biologique. Ils se ressemblaient beaucoup, même si Sébastien avait les cheveux dorés, bien plus clairs que ceux de son aîné. C'était un enfant très doux et très impressionnable, très attaché à son grand frère. Il demanda tout de suite à Thomas :

"Où étais-tu? Pourquoi es-tu parti?"

- Je cherchais Maria.

- Tu l'as trouvée?

- Non, Monsieur Boulanger l'a renvoyée."

Entre eux, les enfants n'appelaient jamais leur père autrement que "Monsieur Boulanger". Sébastien regarda Thomas sans comprendre. Il répéta:

"Renvoyée?"

- Elle ne viendra plus ici.

- C'est pas possible! Qui va nous faire à manger?"

"Ils vont engager une autre cuisinière."

Une autre cuisinière? Qu'est-ce que ça pouvait bien vouloir dire? Maria n'était pas une cuisinière. Elle était... Maria. Elle avait toujours été là. Sébastien sentit les larmes monter à ses yeux et ses lèvres se mirent à trembler.

"Ne t'en fais pas, s'écria Thomas en lui posant les mains sur les épaules, pour donner plus de poids encore à ses paroles. Je vais aller la chercher. Je m'en vais, là..."

- Oh oui, s'exclama Sébastien à travers ses larmes, va la chercher! Ramène-la! Il faut que tu la ramènes!

- Je te promets que je vais la retrouver. Ne pleure plus, va, tu vas inquiéter les autres. Et promets-moi une chose. Ne dis à personne que je suis parti, d'accord?

- D'accord, répondit Sébastien en ravalant ses larmes. Mais ramène-la!"

Thomas embrassa son frère, puis il tourna le coin du couloir en direction de la porte d'entrée. Il dit au gardien, sur un ton qu'il s'efforça de rendre naturel:

"Je vais prendre l'air!"

Le gardien leva à peine la tête. Thomas sortit. Il contourna l'Institut pour récupérer son sac. Puis il se hâta vers l'avenue où il pourrait prendre un bus pour descendre en ville. Personne ne le vit partir.

3

Julie Williams était inquiète. Les enfants étaient agités, ce soir. Dans les chambres des petits, plusieurs bébés pleuraient. Des bébés qui ne pleuraient jamais, d'habitude. Chez les grands régnait une agitation inhabituelle. Les portes claquaient. Les enfants se déplaçaient d'une chambre à l'autre.

Pour l'instant, Julie se contentait d'observer. Elle n'avait pas réussi à voir le Professeur Boulanger avant qu'il ne quitte l'Institut. Il lui faudrait attendre le lendemain.

Une des puéricultrices de l'équipe de nuit sortit de la chambre des bébés avec l'air complètement affolé. Quand la porte s'ouvrit pour lui livrer passage, des pleurs et des hurlements jaillirent en même temps qu'elle puis s'estompèrent derrière la porte refermée. La puéricultrice jeta à Julie un regard désesparé.

" Mais qu'est-ce qui se passe, ici? lui demanda-t-elle d'une voix qui montait vers les aigus.

- Monsieur Boulanger a renvoyé Maria",
répondit amèrement Julie.

La puéricultrice resta un moment
silencieuse. Puis elle dit, à voix très basse.

" Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir faire?

- Je ne sais pas, murmura Julie, je ne sais
pas!"

* * *

Thomas descendit à l'arrêt le plus proche du
centre ville, tout près du quartier piétonnier. Il n'avait
pas de plan précis, sinon qu'il voulait retrouver
Maria. Il entra dans la première cabine téléphonique
qu'il vit, et se mit à feuilleter l'annuaire. Il eut un
moment de panique en se rendant compte qu'il avait
oublié le nom de famille de Maria. Il ne l'employait
jamais, ni personne à l'Institut. Il eut beau se creuser
la tête, impossible de se rappeler ce nom. C'était un
nom portugais, bien sûr, mais lequel? Voyant qu'il
n'arrivait à rien, il décida d'aller manger un morceau,
car malgré toutes ces émotions, il commençait à
avoir faim. Il entra donc dans le premier café venu,
commanda un croque-monsieur et un jus d'orange, et
tâcha de réfléchir à ce qu'il ferait une fois qu'il aurait

retrouvé Maria.

Il irait chez elle, d'abord, et lui demanderait de l'héberger pour la nuit. Et il ferait savoir à son père qu'il ne rentrerait qu'avec Maria. Bien sûr, son père pourrait le forcer à rentrer, envoyer les flics le chercher. Mais alors il pourrait dire adieu au concours de l'Ecole Normale! Oui, Thomas sourit en pensant qu'il avait là une arme redoutable contre son père. Ce dernier tenait tellement à ce qu'il réussisse ce concours qu'il serait sans doute capable de changer d'avis à propos de Maria...

Pendant qu'il dégustait son croque-monsieur, le nom de famille de Maria lui revint brusquement en mémoire, au moment où il n'y pensait justement plus: Sismeiro! Maria Sismeiro!

Tout content, il se hâta de terminer son repas, puis s'installa au comptoir pour consulter l'annuaire. Il y avait cinq Sismeiro, mais aucune Maria. Evidemment, Maria était mariée, et le téléphone devait être au nom du mari. Il élimina donc "Sismeiro Rosa" et recopia sur son agenda les quatre autres numéros. Il ne pouvait téléphoner immédiatement du café car la cabine était occupée. N'ayant pas la patience d'attendre, il paya son repas et retourna dans la rue à la recherche d'une cabine libre. L'ayant trouvée, il composa le premier numéro de sa liste.

"Allô? dit-il, la gorge un peu serrée, puis-je parler à Maria s'il vous plaît?"

- C'est une erreur, répondit une voix d'homme, il n'y a pas de Maria ici.

- Excusez-moi" et il raccrocha.

Il passa au deuxième numéro. Cette fois, ce fut une femme qui répondit. Mais ce n'était pas Maria. Et elle aussi déclara:

"Il n'y a pas de Maria ici."

Thomas passa au troisième numéro: pas de Maria. Quatrième numéro: pas de Maria.

Thomas feuilleta alors l'annuaire une deuxième fois et composa le numéro de Rosa Sismeiro. Mais là non plus il n'y avait pas de Maria. Thomas n'avait pas prévu cette possibilité. Il ne savait plus quoi faire. Si Maria n'avait pas le téléphone, ou était sur la liste rouge, il ne pourrait pas trouver son adresse. Il aurait dû la demander à Laramière. S'il avait prétendu vouloir lui écrire un mot, on aurait trouvé cela normal. Mais maintenant il était trop tard.

La sagesse aurait voulu qu'il retourne à l'Institut, mais cette seule pensée lui donnait la nausée. Maintenant que Maria n'était plus là, l'Institut

lui apparaissait non plus comme une maison, la sienne, mais comme une monstrueuse caserne. Et puis, il avait promis à Sébastien de ramener Maria. Il ne pouvait pas rentrer comme ça. Il fallait qu'il trouve une autre solution. Pour l'instant, il n'en voyait pas, mais peut-être en trouverait-il plus tard.

Tout en tournant et retournant ces pensées dans sa tête, Thomas marchait lentement dans les rues de la ville. Il pleuvait. Une petite pluie fine, douce, infiniment mélancolique. Il ne savait où aller, mais, à vrai dire, il ne s'en souciait pas. En même temps qu'une grande tristesse, proche du désespoir, qu'il n'avait jamais éprouvée, il lui semblait aussi goûter pour la première fois ce qu'on appelle la liberté.

Une voiture de police passa lentement à son niveau, ses éclairs bleus faisant luire la chaussée mouillée, et Thomas rentra instinctivement la tête entre les épaules, cherchant à se fondre le plus possible dans la foule. La voiture passa. Il respira mieux.

Quand sa fugue aurait été détectée, son père serait fou de rage. Thomas l'imaginait aisément, comme s'il le voyait! Après tout, il était le premier de la lignée, l'aîné, et son père était particulièrement fier de lui. Car il était brillant. Plus encore que les autres. Et qu'il était près de porter ses fruits, après quatorze ans d'une éducation soignée, exceptionnelle...

A présent qu'il marchait, seul, au milieu de la foule, Thomas se sentait envahi d'une nostalgie imprévue pour une vie qu'il n'avait pas connue. Ces gens qui le côtoyaient, qui le bousculaient un peu sur ce trottoir, comme il les enviait! Ils savaient tous où aller. Chacun avait une maison, petite ou grande, hébergeant une famille, quelques enfants, un chien, ou un chat, un père, et une mère. Une situation banale qui lui était pourtant totalement étrangère. Comme lui était étrangère cette ville près de laquelle il avait passé toute son existence.

"Je n'arriverai jamais à retrouver Maria!" pensa-t-il amèrement, et il se sentit près de pleurer, lui aussi, comme le jeune Sébastien. Mais cela ne dura qu'un instant. "On ne se laisse pas aller, voyons, quand on est l'élite de l'humanité!" Et il réussit à esquisser un sourire.

4

A cette heure avancée de la soirée, le Commissariat Central avait déjà sombré dans une douce léthargie. Bauville était une ville calme. L'officier de service, Maxime Martin, tâchait de tromper son ennui en faisant des mots fléchés. Mais cela ne l'intéressait guère. Aussi leva-t-il les yeux avec un franc sourire vers l'individu qui franchissait la porte.

"Salut Max!

"Salut Philippe! Tu viens aux nouvelles?

- On ne peut rien te cacher! Alors? Combien de chiens écrasés? Combien de plaintes pour tapage après 22 heures?

- Tiens, regarde toi-même!" rétorqua le policier en faisant glisser sur la table le registre des plaintes.

Philippe parcourut rapidement le livre en prenant quelques notes. Puis il rangea son carnet

dans la poche de sa veste et s'assit sur la table.

"Je t'offre un jus?" lui demanda Maxime.

" C'est pas de refus, répondit le journaliste, la soirée est frisquette, je trouve! Ca me réchauffera."

Philippe Meunier venait de dépasser la quarantaine. Ses cheveux courts ébouriffés et sa veste à carreaux passablement voyante ne lui seyaient pas vraiment. Plus jeune, il avait rêvé de devenir grand reporter, mais il devait se contenter de la rubrique des faits divers au journal local. Il n'en était pas très fier, et son exubérance tentait en vain de le masquer.

"Ah dis donc! s'exclama soudain son copain Maxime en lui servant son café, j'oubliais! Il se passe quand même quelque chose... Un des concombres s'est fait la malle!

- Tiens? répondit vivement Philippe, subitement intéressé. Quand ça?

- Là, ce soir... Ils viennent de téléphoner. Ils sont complètement paniqués. D'ailleurs le père doit passer d'une minute à l'autre.

- Qu'est-ce que c'est que cette histoire de concombre?" interrompit un jeune policier qui lisait jusque là tranquillement dans son coin.

- Tu n'es pas au courant? s'étonna Max. C'est comme ça qu'on appelle les élèves de l'Institut Boulanger.

- Tiens? Et pourquoi?"

Maxime et Philippe échangèrent un regard complice. Puis le journaliste déclara:

- C'est une vieille histoire!

- Eh oui, reprit Max. Ca ne nous rajeunit pas, hein? Ca date de l'ouverture de l'Institut. Phil avait fait un article dessus, et c'est là-dedans qu'il avait employé ce mot. Ca avait eu du succès! En ville, d'ailleurs, les gens du cru les appellent toujours comme ça.

- Mais pourquoi? insista le jeune homme.

- Eh bien, expliqua le policier, Boulanger, le créateur de l'Institut, avait comparé les futurs élèves de l'Institut à des orchidées. Il avait dit que pour faire pousser ces fleurs, il faut une serre, et que l'Institut avait pour ambition d'être la serre de cette élite... Quelque chose comme ça.

- Je n'ai pas pu résister... intervint Philippe avec un sourire d'excuse. J'ai terminé mon article en reprenant ces paroles, et en faisant remarquer (perfidement) que dans les serres, on faisait aussi

pousser des concombres, et que les concombres, après tout, n'étaient que des cornichons hypertrophiés.

- Ah d'accord! s'exclama le jeune policier en pouffant un peu. Ils n'ont pas dû apprécier!

- Non, je ne crois pas, admit Philippe. Je n'ai d'ailleurs jamais pu obtenir d'interview par la suite. Et maintenant que j'y pense, ce n'est pas longtemps après que j'ai été rétrogradé à la rubrique des faits divers.

- Ca t'apprendra, graine d'anarchiste! On ne doit pas confondre les dernières nouvelles de Bauville avec le Canard enchaîné!

- Trêve de plaisanteries, reprit le journaliste sur un ton subitement redevenu sérieux. Cette affaire m'intéresse. Ca me changera des chiens écrasés. Quel âge a le fugueur?

- Quatorze ans.

- On a une idée de la raison de la fugue?

- Ils n'en ont pas parlé au téléphone. Mais comme je te l'ai dit, on attend le père. Ils ont juste donné un signalement, et je l'ai transmis aux patrouilles.

- Ca pourrait faire un bon papier, murmura Philippe d'un ton rêveur.

- Ils ne te le passeront pas.

- Je peux l'envoyer à Paris. C'est un sujet d'importance nationale. Cet Institut a une réputation étendue. C'est la seule expérience du genre en France. Et personne ne sait ce qui s'y passe, au juste. Les interviews sont impossibles à obtenir. Je te le dis, Max, c'est une occasion à ne pas rater! Ecoute, tu vas m'aider!

- Moi? Sûrement pas!

- Mais si! Je t'assure! Tout ce que je veux, c'est pouvoir écouter ce que te dira Boulanger quand il viendra. Tu laisses la porte ouverte, là, ajouta-t-il en montrant un petit bureau annexe qui débouchait au fond de la pièce. Tu me laisses aller là. Je te jure que je n'écrirai rien qui montrera que tu m'as aidé. Allez, un bon mouvement!"

5

"Mademoiselle Williams, je n'ai pas de temps à perdre! Mon fils a disparu, comme vous ne le savez peut-être pas!"

Le ton était sec, pour ne pas dire cassant, mais Julie ne se laissa pas démonter.

"Je dois vous parler maintenant, c'est très important.

- Ah oui? Mais dites-moi, vous êtes psychologue, et payée pour vous occuper des enfants, si je ne m'abuse. Comment se fait-il que vous n'ayez pas pu prévenir ce qui vient de se passer?"

Julie resta un moment interloquée par cette attaque inattendue. Mais elle revint à la charge, courageusement.

"Monsieur Boulanger, je peux vous assurer que si vous m'aviez dit que vous alliez renvoyer Maria, j'aurais pu sans difficulté prévoir ce qui allait se passer. Mais vous ne m'avez rien dit, vous ne

m'avez pas demandé mon avis, et vous portez seul la responsabilité de ce qui arrive!

- Quoi? Qu'est-ce que vous voulez dire?

- Je veux dire que si Thomas s'est enfui, ce n'est pas très étonnant. Chaque enfant ici va réagir à sa manière, mais vous n'avez pas fini d'avoir des ennuis. Monsieur Boulanger, il faut que vous repreniez Maria.

- Il n'en est pas question. Et je ne vois pas le rapport avec la fugue de Thomas. Il a dû prendre peur à cause de l'examen. Il ne doit pas être prêt. C'est sûrement ça. Et à cause de mon sermon de tout à l'heure. N'est-ce pas, Monsieur Laramière?" ajouta-t-il en se tournant brièvement vers le Directeur de l'Institut. Mais avant que celui-ci n'ait pu trouver une réponse adéquate, il s'était déjà retourné vers Julie. Laramière haussa les épaules et jeta un regard à Julie, par-dessus les larges épaules du professeur.

"Je me rends au Commissariat. Vous, Mademoiselle Williams, si vous ne voulez pas perdre votre place, je vous conseille vivement de faire votre travail et de vous mêler de vos affaires.

- Mais c'est justement ce que j'..." tenta de répondre Julie, mais elle s'interrompit en voyant les gestes impérieux que lui adressait Laramière. Elle attendit que Boulanger soit parti.

"Mais enfin, Monsieur le Directeur, on ne peut pas..."

- Je sais tout ça, Mademoiselle Williams, mais vous n'arriverez à rien ce soir. Attendez qu'on ait retrouvé Thomas, alors peut-être on arrivera à le convaincre. Mais vous devriez essayer de faire preuve de plus de diplomatie. Le heurter de front ne vous avancera à rien. Vous arriverez juste à perdre votre travail."

Comme Julie haussait les épaules et s'apprêtait à dire que ça lui était bien égal, il rajouta :

"Et ça n'apportera rien aux enfants, pensez-y! Ecoutez Julie, je ne veux pas vous perdre, vous aussi. Les enfants vous aiment, bien que vous ne soyez là que depuis deux ans. Bien sûr, ce n'est pas comme Maria, mais s'ils vous perdaient, vous, après elle, imaginez un peu leur désarroi. Vous ne pouvez pas faire ça. Soyez patiente. Et contrôlez-vous! Je vous promets que je vous appuierai. Mais mettez un peu d'eau dans votre vin. D'accord?"

Il avait prononcé ces derniers mots avec un sourire chaleureux. Julie se sentit fondre, et des larmes montèrent à ses yeux.

"Bon, d'accord, balbutia-t-elle, mais pourquoi est-il si ...

- Il est comme il est. Si vous voulez arriver à le convaincre, vous devez en tenir compte, et agir intelligemment. Maintenant, il vous plaît, retournez donc voir ce qui se passe du côté des chambres. J'ai entendu dire qu'on avait besoin de vous, là-bas.

- Bon, j'y vais. Mais je pense qu'ils se sont calmés. Les petits dorment, en tout cas.

- Bien. Mais, allez-y quand même... et veillez au grain!"

6

Couché sur un banc, Thomas essayait de dormir, roulé en boule dans sa veste pour se tenir chaud. Il y avait un train prévu en fin de soirée, et il n'était pas seul dans la salle d'attente de la gare. Aussi espérait-il ne pas se faire repérer. Il était fort tard. A cette heure là, d'habitude, il dormait depuis longtemps. Mais ici, ce n'était pas facile. Il avait froid. Il y avait des courants d'air glacés. Le banc était trop étroit. Et il n'était pas rassuré...

C'était la première fois qu'il passait la nuit ailleurs que dans sa chambre. Il se dit qu'il n'était décidément pas très dégourdi, et qu'il méritait peut-être, après tout, qu'on le traite de "concombre". Ce n'était pas très flatteur. Les enfants avaient appris cela par les livreurs qui apportaient l'épicerie à l'Institut. Quand il avait posé la question à Maria (il était alors bien petit!), celle-ci avait semblé embarrassée, et avait fini par lui dire:

"Tu sais mon poussin, les gens sont jaloux, et bêtes. Tu habites une merveilleuse maison, et tu as les plus beaux livres, et les meilleurs professeurs,

alors les gens sont jaloux. Mais ne t'en fais pas. Ils sont bêtes et c'est tout!"

Oui, se dit Thomas, les gens sont bêtes. Et Maria a raison. Maria a toujours raison... Maria... Progressivement, l'adolescent glissait vers le sommeil et sa pensée se faisait confuse. Il eut juste conscience une fraction de seconde qu'il était en train de décrocher. Il se dit "enfin!", et il se laissa sombrer, avec béatitude.

* * *

"Ah, Professeur Boulanger! Je vous attendais!"

Maxime Martin tendit la main au nouvel arrivant, qui la serra brièvement, tout en jetant un regard soupçonneux à l'individu hirsute qui se tenait dans le coin de la pièce, habillé d'une grotesque veste à carreaux. Maxime surprit ce regard et proposa:

"Passons dans mon bureau, si vous préférez..."

- Oui, je préfère" répondit sèchement le professeur.

Et tandis qu'il franchissait la porte, précédant résolument le policier, ce dernier jeta un regard éloquent à son ami. Philippe ne saurait pas grand

chose!

* * *

Victor Laramière entrouvrit la porte de sa chambre et guetta la respiration régulière de Lisa, sa femme. Elle semblait dormir paisiblement. Tant mieux! se dit-il. Il était épuisé. Il se glissa dans son lit en tâchant de faire le moins de bruit possible. La voix de Lisa s'éleva alors, un peu ensommeillée:

"Alors, on l'a retrouvé?"

- Non. Boulanger s'en occupe. Il est parti au Commissariat.

- Qu'est-ce qu'il en pense? Est-ce qu'il s'est rendu compte que...

- Penses-tu! Il croit que le gosse s'est tiré parce qu'il n'est pas prêt pour son examen!

- Es-tu sûr que ce n'est pas vrai?

- Voyons Lisa, Thomas est parfaitement capable de passer cet examen, et il le sait. Non, pour moi, il n'y a aucun doute. C'est à cause de Maria.

- Mais où a-t-il pu aller? As-tu téléphoné à Maria?

- Evidemment. Dès qu'on m'a appris la disparition. Il n'est pas chez elle.

- Elle pourrait mentir.

- Sûrement pas! Je connais Maria depuis des années. Elle est bien trop raisonnable. Non, le seul résultat de mon coup de fil, ç'a été de la paniquer. Elle en est malade."

Laramière se tut un instant. Puis il poussa un profond soupir et ajouta:

"Oui, on peut dire que ç'a été une dure journée, pour tout le monde! Et j'ai bien peur que celle de demain soit encore pire.

- Tu penses que Thomas...

- Oh, Thomas finira bien par rentrer! C'est un gosse intelligent, il verra bien qu'il n'y a pas d'autre solution. Mais tu aurais dû voir l'ambiance dans les chambres ce soir! Il n'y a pas un gosse qui n'ait pas été perturbé par le départ de Maria. Même les bébés, Lisa, même les tout-petits!

- Mais Maria ne s'en occupait même pas ...

- Je sais, Lisa, je sais, mais il faut croire qu'ils ont senti l'énerverment des autres. Et puis, tu sais, même si en théorie ce n'est pas elle qui les nourrit, c'est elle qui prépare les repas, et elle passait toujours voir si les enfants mangeaient bien. Tu sais comment elle est! Elle les connaît tous, et il faut voir comment les enfants réagissent quand elle leur parle. C'est un vrai don qu'elle a.

- Elle les aime, c'est tout.

- Oui, elle les aime..."

* * *

"Alors? s'enquit Philippe, lorsque le jeune policier et lui se retrouvèrent seul, des choses intéressantes?

- Il semblerait que le gosse se soit enfui parce qu'il n'est pas prêt pour son examen et qu'il a pris peur.

- Tiens? Alors comme ça, l'élite de l'humanité n'est pas capable d'affronter un examen... Comme c'est intéressant! C'est bon ça, c'est très bon!"

Philippe se frottait les mains en pensant au

bel article qu'il pourrait faire sur ce sujet. Tout était dans la manière. Même avec une toute petite information, on pouvait faire un bon papier. Il suffisait de...

" Merci, je te revaudrai ça! Comment tu t'appelles déjà?

- Julien. Mais dis donc, il y a quelque chose que je ne comprends pas. Ce type, là, c'était Boulanger. Son propre fils est dans son Institut?"

Philippe resta un moment silencieux. Il regardait fixement le jeune homme. Puis il s'exclama:

"Bon sang, mec, tu ne sais vraiment rien!

- Je ne suis pas d'ici, rétorqua l'autre, la figure empourprée par une bouffée de colère. Et ne m'appelle pas mec. On n'a pas gardé les cochons ensemble!

- Bon, ça va! On se calme! Excuse-moi. Je vais t'expliquer. Je vais tout t'expliquer.

- Il serait temps! Je n'y comprends rien, à vos histoires!

- Voilà, tous les élèves de l'Institut sont ses enfants.

- Il les a adoptés?

- Mais non! Ce sont ses propres enfants.

- Mais... il y en a combien?"

La figure du jeune policier était l'image même de l'incrédulité.

"Je suis passé à côté de l'Institut, j'ai vu les bâtiments. Il y a de la place pour des dizaines d'enfants!

- Je pense qu'il y en a trente... ou quarante... ou cinquante... je ne sais pas au juste. Attends je vais t'expliquer. Le professeur Boulanger a fondé cet Institut pour créer une véritable élite intellectuelle. Il a fait inséminer des femmes avec son sperme et les enfants conçus sont élevés par cet Institut. Son but est de créer des êtres exceptionnellement doués qui seront les dirigeants de demain. Tu vois?

- Pas très bien".

Le jeune Julien n'en croyait pas ses oreilles. Il comprenait maintenant pourquoi sa concierge ne lui avait pas tout dit.

" Mais qui sont ces femmes qui..."

- Ah, voilà une question intéressante! Il y en

a eu deux pour chaque enfant, en fait. Une qui a donné l'ovule, l'autre qui a porté l'enfant.

- Des mères porteuses?

- Tout juste! Ecoute, quand Boulanger a lancé son appel de candidatures, il a eu pas mal de réponses. Des femmes très brillantes, des chercheurs, des écrivains, des philosophes, des professeurs de haut niveau... Quelques prix Nobel aussi. Il fallait bien ça. Après tout, c'est ça qui a tout déclenché.

- Quoi donc?

- Le prix Nobel. C'est quand on lui a décerné le prix Nobel que Boulanger s'est lancé là-dedans. En fait, si l'on en croit ce qu'il dit, l'idée lui est venue après avoir été contacté par une firme qui vend des bébés Nobel.

- Quoi?

- Il y a une firme (en fait il y en a même plusieurs, je crois, et elles se font une concurrence acharnée) qui achète du sperme des lauréats du prix Nobel et qui les vend à des femmes pour insémination artificielle. Comme ça les femmes ont un "bébé Nobel". Tu n'as jamais entendu parler de ça?

- Si, si, ça me dit quelque chose.

- Alors, Boulanger a eu l'idée, plutôt que de vendre son sperme, de contrôler aussi l'éducation de ces enfants, et d'en faire une véritable élite. Il a sélectionné sévèrement les donneuses d'ovules. Mais aucune n'a voulu porter l'enfant. Alors il a engagé des mères porteuses. Voilà toute l'histoire."

7

"Tiens, en voilà un, de concombre!

- Il n'est pas bien gros, répondit le deuxième livreur, on dirait plutôt un cornichon!"

Les deux hommes éclatèrent de rire. Thomas se réveilla en sursaut. Ce n'était qu'un cauchemar. Mon Dieu! Dans ce rêve, les livreurs étaient immenses, rougeauds, ils avaient d'énormes bras, un béret crasseux, et de gros rires gras. Mais ils n'étaient pas réels. Ce n'était qu'un rêve.

Thomas eut à peine le temps de se reprendre pied dans la réalité que son sang se figea à nouveau dans ses veines. Dans le hall de la gare, il venait d'apercevoir deux policiers en tenue. Ils se dirigeaient vers la salle d'attente. Il n'y avait pas d'autre issue à cette salle. Et s'il tentait de partir en courant, il attirerait tout de suite leur attention. Il ne pouvait qu'attendre.

Les policiers s'avancèrent lentement dans la salle d'attente, regardant attentivement les personnes assises sur les bancs. Thomas s'était redressé et s'efforçait de ne pas les regarder. Mais du coin de l'œil, il les voyait s'avancer toujours plus près. Ils s'arrêtèrent à son niveau.

"Bonjour, tes parents sont avec toi?"

- Euh, non..., bredouilla Thomas. C'est-à-dire... Je ne sais pas.

- Comment, tu ne sais pas? Qu'est-ce que tu fais ici? Est-ce que tu attends le train?

- Non, enfin, je ne sais pas.

- Comment t'appelles-tu?"

Thomas ferma les yeux quelques secondes et, comme quelqu'un qui se jette à l'eau, il prononça d'une voix très claire:

"Je ne sais pas! Je ne me souviens de rien."

Et puis il eut l'impression que ses yeux et ses oreilles se fermaient complètement. La voix des policiers devint un brouhaha incompréhensible. Il les regardait d'un air hagard, et fut incapable de répondre à leurs questions. Au bout d'un moment, il se sentit doucement tiré par le bras et les suivit docilement

jusqu'à leur voiture.

Tandis qu'ils roulaient dans la nuit pluvieuse, Thomas retrouva peu à peu ses esprits. Sa situation n'était pas brillante, mais il se prit à espérer malgré tout. Les policiers n'étaient peut-être pas encore au courant de sa fugue. Si personne à l'Institut n'avait donné l'alerte, il pourrait même utiliser la police pour retrouver Maria. Il n'avait de toutes façons pas d'autre possibilité que celle de continuer de faire l'idiot. Il était hors de question qu'il leur donne lui-même son identité.

Au Commissariat, on le fit patienter dans le Hall, où un homme habillé d'une veste à carreaux, après lui avoir offert un chocolat chaud, engagea la conversation avec lui.

"Sale temps, hein?"

- Oui, répondit distraitemment Thomas en jetant un coup d'œil dehors. La pluie tombait toujours, zébrant la lumière crue sous le lampadaire le plus proche. Et subitement, Thomas se rappela qu'il y avait cette nuit-là une éclipse de lune. "Ce n'est pas grave, ajouta-t-il pensivement, il y en aura une autre dans 5 mois.

- Quoi donc?"

- Une éclipse de lune!

- Tu t'intéresses à l'astronomie?

- Oui, beaucoup.

- Moi aussi, quand j'avais ton âge... Au fait, quel âge as-tu?

- Je ne sais pas, répondit Thomas, quel âge vous me donnez?

- Comment ça tu ne sais pas?

- Je ne sais pas. Je ne me souviens de rien!

* * *

Des coups légers mais insistants frappés à sa porte finirent par tirer Julie du sommeil profond dans lequel elle avait fini par sombrer. Elle alluma sa lampe de chevet et articula péniblement "Entrez!", en se redressant dans son lit.

Victor Laramière passa la tête dans l'entrebâillement de la porte et chuchota: "Désolé de vous réveiller Julie mais je pense qu'on a retrouvé Thomas. Le commissariat vient d'appeler. Ils ont un jeune garçon dont la description correspond à celle

de Thomas, mais il ne leur a pas donné son identité. Il prétend être amnésique...

- Amnésique? répéta Julie. C'est tout ce qu'il a trouvé...

- Ah, vous n'y croyez pas vous non plus?

- Non, vraiment pas. Je ne vois pas Thomas perdre la tête si facilement. Bon, qui va le chercher?

- J'ai pensé que vous seriez

- D'accord, soupira Julie, j'y vais. Mais où est le Professeur?

- Il est rentré à Paris. Il ne sera pas de retour avant demain soir.

- Eh bien! s'exclama Julie, indignée, on peut dire qu'il ne s'en fait pas!

- Il avait des obligations...

- Et apparemment, être père n'en est pas une!

- Allez, Julie, gardez votre énergie pour des choses qui en valent la peine. Vous ne le changerez pas, vous savez. Allons vite chercher Thomas.

- Vous venez aussi? , demanda Julie, heureusement surprise.

- Bien sûr. De toutes façons, en tant que Directeur de l'Institut, c'est moi qui ai la garde de Thomas en l'absence de son père. Allez, je vous laisse vous habiller, je vous attends dans ma voiture."

* * *

Thomas était horriblement fatigué. Il avait mal à la tête. Il était plus de quatre heures du matin, et on le faisait toujours attendre. On lui avait bien posé quelques questions au début mais maintenant on ne lui demandait plus rien. On ne lui avait pas dit ce qu'on allait faire de lui. On lui avait juste dit de ne pas s'inquiéter, qu'on s'occupait de son cas... Mais justement, il s'inquiétait. Un policier était assis de l'autre côté du hall, et il lui semblait bien qu'il le surveillait, mine de rien. Thomas avait essayé de se rapprocher de la porte d'entrée, comme pour se dégoûter les jambes, et immédiatement l'autre s'était levé et rapproché aussi, sans rien dire.

Le type avec la veste à carreaux lui avait posé toutes sortes de questions embarrassantes, au début, mais finalement ils avaient surtout parlé d'astronomie. Ca l'avait aidé à passer le temps et détourné un peu de son angoisse, mais maintenant

tout le monde se taisait. Dans le silence de la nuit, il entendit une voiture arriver lentement, les pneus crisser sur le gravier de la cour. Puis le moteur s'arrêta et les portières claquer. Il retint sa respiration. Un pressentiment... La porte du commissariat s'ouvrit, et il vit entrer Julie, puis Victor Laramière... Il sursauta, chercha du regard un endroit où se cacher, mais c'était inutile. De toute évidence, tout le monde savait, depuis le début, ce qu'il en était.

Le Directeur se dirigea tout droit vers le policier de service, tandis que Julie s'avançait doucement vers Thomas. Il n'osait pas la regarder.

"Viens Thomas, lui dit-elle, on rentre maintenant..."

Il leva les yeux vers elle, et à sa grande surprise elle ne semblait pas en colère. Elle le regardait même gentiment. Alors il sentit un flot de larmes lui monter aux yeux et il se précipita dans ses bras. Elle en fut complètement bouleversée, et dut lutter pour ne pas se mettre à pleurer elle aussi. Mais elle avait les nerfs solides et parvint à se maîtriser. Elle le serra contre elle et le laissa pleurer un long moment. Le journaliste s'était levé et jouant son va-tout, il se présenta à Julie.

"Oh, je vous connais! rétorqua Julie, et non, je n'ai pas de déclaration à faire. Ou plutôt si, une seule: vous allez laisser cet enfant tranquille. Vous

avez déjà fait assez de mal dans le passé. Ces enfants, Monsieur Meunier, ne sont pas différents des autres. Ce ne sont pas des bêtes de cirque. Et ce qui vient de se passer ne concerne personne en dehors de Thomas lui-même. Si vous publiez quoi que ce soit là-dessus, vous ajouterez encore à ses problèmes. Vous ne pouvez pas avoir pitié de lui?"

Philippe se sentit brusquement très mal à l'aise. Dans le fond, il n'était pas si cynique que ça. Et il avait eu le temps, en discutant avec Thomas, de le trouver sympathique. Pas du tout comme il l'imaginait. Il s'était attendu à voir un jeune homme prétentieux, et il n'avait trouvé qu'un enfant perdu. Il savait bien qu'il ignorait tout de sa véritable histoire, et qu'il ne pouvait rien écrire de valable là-dessus. Il ne pourrait que colporter des ragots. Cela en valait-il la peine? Et cela ressemblait-il à l'idée qu'il s'était faite, autrefois, de son métier de journaliste? Allons bon, il avait passé une nuit blanche pour rien. Il ne lui restait plus qu'à aller rédiger vite fait sa page de faits divers habituels... Cela vaudrait mieux pour tout le monde.

"Ne vous inquiétez pas, Mademoiselle, je ne publierai rien, c'est juré. Allez, rentrez bien! Au revoir Thomas, j'ai été bien content de faire ta connaissance... Si tu as l'occasion de passer en ville un jour, tu n'as qu'à passer au journal, et on reparlera de ce télescope, OK?"

Thomas essuya son visage et réussit à lui dire au revoir sur un ton presque normal. Julie, un peu étonnée, tendit la main au journaliste et lui dit:

"Merci. Et excusez-moi si j'ai été agressive. Je pensais que..."

- Et vous aviez raison, la culpa Philippe avec un grand éclat de rire, les journalistes sont prêts à tout pour publier un papier, mais ceci est un peu spécial. Ce jeune homme mérite mieux qu'un entrefilet. J'aimerais bien avoir l'occasion de le revoir. J'aimerais publier quelque chose de sérieux sur l'Institut. Ne pensez-vous pas que l'Institut aurait intérêt à laisser l'information circuler librement? Ça éviterait les rumeurs, et franchement, qu'avez-vous à cacher?

- Ca, Monsieur Meunier, ce n'est pas de mon ressort. La politique de l'Institut par rapport à la presse n'est pas décidée à mon niveau, vous vous en doutez bien. Tout ce qui m'intéresse moi, c'est que les enfants soient le plus heureux possible, c'est tout.

- Et c'est tout un défi..."

Julie ne répondit rien. Elle se contenta de regarder le journaliste. Il savait bien qu'elle n'en dirait pas plus. Il lui sourit d'un air entendu.

"Allez, on rentre! s'exclama Laramière,

derrière eux. Il n'est peut-être pas trop tard pour dormir un peu...

8

Le lendemain, en fin d'après-midi, les cours étaient terminés et les enfants libérés. Dans le bureau de Laramière, Julie attendait, en compagnie du Directeur de l'Institut, le retour du professeur.

" Monsieur Laramière, avez-vous pensé à ce que pourra bien faire Thomas l'année prochaine s'il est reçu au concours? Il vient juste d'avoir quatorze ans, et si vous l'envoyez à l'Ecole Normale, il sera avec des jeunes de dix-neuf ou vingt ans au minimum. Vous pensez qu'il sera bien intégré?

- Thomas réussira parfaitement, j'en suis sûr. Il sera même meilleur que tous les autres."

En faisant semblant de ne pas comprendre, Laramière savait bien qu'il ne gagnerait que quelques secondes. La réplique prévue arriva.

" Je ne parle pas de ses capacités intellectuelles. Je parle de son intégration sur le plan social, et affectif. Même si Thomas a les connaissances et la maturité intellectuelle d'un jeune

homme de vingt ans, sur le plan affectif, c'est un enfant. Il n'est pas prêt à quitter l'Institut. Et il n'aura rien en commun avec ses futurs camarades. Il sera très malheureux. D'ailleurs, la façon dont il a réagi au renvoi de Maria montre bien...

- Je sais, Julie, vous avez raison. Mais voyez-vous, l'admettre revient à remettre en cause l'ensemble du Projet Elite. Et si ça ne pose aucun problème pour vous, ou moi, ce n'est pas le cas pour le Professeur. Et en définitive, c'est lui qui décide. Il détient seul l'autorité parentale sur ses enfants. Franchement, Julie, nous marchons sur des œufs!

- Je ne suis pas très douée pour ce genre d'exercice!

- Je m'en suis rendu compte...», soupira Laramière.

Il se tut subitement et se redressa. Boulanger entra dans le bureau. Il semblait de bonne humeur.

" Mademoiselle Williams, pouvez-vous aller chercher Thomas, il vous plaît?"

Tout en acquiesçant, Julie jeta un regard perplexe à Laramière, mais celui-ci n'en savait pas plus qu'elle. Elle quitta la pièce.

* * *

"Je ne leur aurais pas dit! affirmait Sébastien, mais Julie a insisté. Elle m'a dit: si tu sais quelque chose, il *faut* que tu me le dises! Alors je lui ai dit. Tu comprends, c'était Julie...

- Ne t'inquiète pas, Sébastien, de toute façon ils s'étaient rendu compte que je n'étais pas là. Cela n'aurait rien changé.

- Mais Maria? Où est-elle? Pourquoi elle n'est pas avec toi?

- Je n'ai pas trouvé son adresse. Mais je n'abandonne pas. Laisse-moi un peu de temps. On va finir par y arriver.

- Il y a quelqu'un d'autre, à la cuisine!" s'exclama Sébastien au bord des larmes.

Thomas sentit toute la détresse de son frère. Mais que pouvait-il faire de plus que ce qu'il avait fait? Il avait bien pensé faire revenir son père sur sa décision en le menaçant de ne pas se présenter au concours. Mais oserait-il le faire? On ne s'improvise pas maître chanteur. Et il était si fatigué!

"Je t'en prie, Sébastien, essaie d'être patient. Ce n'est pas si facile!"

Sébastien ne répondit rien, mais un flot de

larmes roula sur ses joues.

On frappa à la porte. Sébastien essuya fébrilement ses yeux et s'assit à son bureau, pour se donner une contenance. Julie entra.

"Thomas, ton père te demande. Dans le bureau du Directeur..."

Thomas leva les yeux vers elle, plein d'appréhension. Il n'avait pas revu son père depuis la veille, et ça, c'était avant sa fugue.

"Qu'est-ce qu'il veut?"

- Te parler, je suppose. N'aie pas peur, va! Il ne va pas te manger. Et puis je serai là aussi.

- C'est vrai? s'exclama le jeune homme, un peu rassuré.

- Mais oui! Allez, viens, autant en finir tout de suite."

Thomas suivit Julie à travers les couloirs de l'Institut. Les enfants qu'il croisait lui jetaient des regards pleins de compassion. Personne n'aurait voulu être à sa place!

Mais le professeur Boulanger était calme. Victor Laramière avait l'air détendu et accueillit

Thomas avec un sourire rassurant. Tout s'annonçait finalement plus facile que prévu. Pourtant Thomas n'était ni rassuré, ni détendu.

"Thomas, j'ai demandé au Professeur Igor Szimanski, qui enseigne la Physique à l'Ecole Normale, s'il pouvait te consacrer une demi-journée pour approfondir tes connaissances dans cette matière..."

Ainsi, c'était tout ce que son père avait à lui dire! Le monde aurait pu s'écrouler sur sa tête, et il continuerait, imperturbable, à penser à ça, uniquement à ça! Du moment que Thomas était rentré, on pouvait tirer un trait sur toute l'affaire. Tout serait pour le mieux dans le meilleur des mondes. Le concours serait passé et réussi.

C'était pire qu'une engueulade. C'était pire qu'une punition. C'était la négation même de tout ce qui s'était passé. Et lui, Thomas, n'était qu'un petit singe savant, bien dressé! Une bête en cage. Rien du tout.

"Je n'en ai rien à foutre, du concours de l'Ecole Normale! hurla-t-il subitement. D'abord je n'irai pas! Pourquoi j'irais, hein, pourquoi? Personne ne m'a jamais demandé si j'avais envie de le passer, ce concours! On ne m'a jamais demandé quoi que ce soit! Je n'ai jamais rien choisi! Eh bien aujourd'hui je décide de ne pas y aller!"

Boulangier resta interloqué par la violence des propos et le ton haineux qui les accompagnait. Il finit par bredouiller:

"Mais enfin, Thomas, tu étais d'accord... Tu n'as jamais dit que ça ne te plaisait pas..."

- On ne m'a jamais demandé mon avis! Et puis je le faisais pour faire plaisir à Maria. Elle était contente quand j'avais de bonnes notes. Elle me disait... elle me disait..."

Mais Thomas ne put pas continuer. Elle lui disait qu'elle était fière de lui et qu'il deviendrait un grand savant. Et c'est pour ce sourire que Maria aurait qu'il s'efforçait d'être ce que son père voulait faire de lui: l'élite de l'humanité. C'était pour l'amour qu'il lirait dans ses yeux. Mais ça, son père ne pourrait jamais le comprendre. Il quitta la pièce et courut se réfugier dans sa chambre.

"Mademoiselle Williams, je suis sûr qu'il va changer d'avis... N'est-ce pas? Je suppose que ce genre de révolte est fréquent chez un enfant de cet âge. Mais il se calmera, et je suis sûr que dans quelques jours tout sera rentré dans l'ordre..."

Boulangier se parlait à lui-même et tentait de se rassurer. Il n'attendait pas de réponse de Julie et celle-ci ne se donna pas la peine de lui en donner.

Elle jeta un regard à Laramière, et celui-ci comprit qu'il était temps de tenir sa promesse.

" Professeur Boulanger, commença-t-il, je pense que vous sous-estimez l'attachement que les enfants de cet Institut portent à Maria."

Boulanger fit un geste agacé de la main, mais Laramière l'ignora et continua calmement.

"N'étant pas vous-même sur place, il me semble que vous avez du mal à percevoir la complexité des relations qui unissent les différents membres de cette communauté. Maria est là depuis l'ouverture de l'Institut. Elle a vu grandir tous les enfants et ils n'imaginent pas l'Institut sans elle..."

- Fariboles! coupa sèchement Boulanger, son travail est de faire la cuisine. Il y a des puéricultrices, et des psychologues, ajouta-t-il en se tournant ostensiblement vers Julie, pour s'occuper des besoins affectifs des enfants."

Julie n'en croyait pas ses oreilles. Bon sang, mais quelle sorte d'enfance avait donc eue ce ...

"Professeur Boulanger, mais quelle sorte d'enfance avez-vous eue? s'entendit-elle prononcer à haute et intelligible voix. Vous êtes peut-être un grand savant, mais laissez-moi vous dire qu'il vous manque une case, là!" continua-t-elle résolument en

se touchant le front, ignorant le regard atterré de Laramière. "C'est vous qui avez besoin d'un psychologue, pas les enfants. Les enfants, eux, ont besoin d'une mère. Et leur mère, c'est Maria."

Lorsque Julie se tut, le silence qui s'installa était si profond qu'il semblait bourdonner.

Le Professeur Boulanger regardait Julie d'un air désespéré. Il ouvrit la bouche à plusieurs reprises, mais aucun son n'en sortit. Il ressemblait à un poisson agonisant au fond de la barque d'un pêcheur.

Il avait voulu répondre à cette insolente et stupide psychologue: "J'ai eu une enfance tout à fait normale, merci! Et vous passerez tout à l'heure à l'intendance pour qu'on vous règle ce qu'on vous doit!" Mais ces mots n'avaient pas pu franchir ses lèvres. Non, pas ces mots là! *J'ai eu une enfance normale!* Après quelques secondes qui parurent interminables, il se retourna et quitta la pièce, sans avoir prononcé un mot.

Pour la première fois, Julie ressentit pour lui un sentiment proche de la sympathie: de la compassion.

9

L'heure du dîner était passée. Le repas s'était déroulé sans incident, dans une sorte de torpeur morose. Puis chacun avait regagné sa chambre, résigné, fatigué.

Le professeur Boulanger était assis à son bureau. Immobile, il fixait sans les voir les documents étalés devant lui. Les dossiers habituels. Le projet Elite. Son projet.

Cette foutue psychologue avait touché juste. Elle avait lancé sa flèche en plein centre de la cible. Le point sensible avait été atteint, et les vibrations se propageaient maintenant, comme un séisme dans un réseau de failles, faisant s'écrouler par pans entiers le savant édifice qu'il s'était construit. Le professeur Boulanger, membre de l'Académie des Sciences, professeur à la faculté de Paris, prix Nobel de Physique, s'en allait en petits morceaux, et les morceaux s'éparpillaient dans le vide.

Calmement, avec une froide lucidité, il décortiquait sa vie passée, ses brillantes études, ses

travaux, son prix Nobel, et l'idée qui avait germé en lui le jour où un homme s'était présenté devant lui, pour lui proposer un marché incroyable. L'Institut Boulanger n'était que la suite logique d'une vie tout entière obsédée par nécessité de briller, d'être le meilleur, partout, en tout point.

Aussi loin qu'il fasse remonter ses souvenirs, il n'y avait eu que cela dans sa vie. Le travail, la connaissance, les études, et la réussite. Et toute cette énergie, cette force incroyable, cette puissance de travail, pour masquer un manque, un gouffre insondable dans lequel il n'avait pas voulu tomber. Pour ne pas voir, ne pas savoir. Pour ne pas avoir la tentation d'imaginer ce qu'aurait pu être l'amour d'une mère.

Il n'avait pas pu être un enfant ordinaire. Il n'avait pas eu le choix. Il avait dû, pour survivre, se fixer sa voie et n'en plus dévier.

* * *

Sébastien regardait machinalement une photo de sa mère, comme il le faisait tous les soirs, depuis des années. Une photo qu'il avait volée dans son dossier, un jour que Laramière l'avait laissé seul dans son bureau. C'était une femme vraiment belle, avec des cheveux dorés et bouclés, des yeux d'un bleu limpide, et un si joli sourire! Sébastien avait

tellement rêvé en regardant cette photo... Combien de fois s'était-il endormi en se faisant le cinéma suivant: on venait les chercher, en classe, lui et Thomas. On leur disait: votre mère veut vous voir. Et elle était là, en chair et en os, aussi belle que sur sa photo. Elle les embrassait. Elle leur disait qu'elle n'avait pas pu venir les voir plus tôt parce que... il y avait toujours une bonne raison. Et puis elle les emmenait avec elle, et ils partaient tous les trois pour habiter dans une belle maison. Elle leur lisait des histoires. Elle les embrassait.

Sébastien éclata en sanglots et se jeta sur son lit. Qu'il avait été bête! Sa mère ne viendrait jamais. Sa mère se foutait bien de lui et de Thomas. D'ailleurs, elle ne s'était même pas donnée la peine de les porter dans son ventre. Elle avait préféré confier cette tâche à d'autres femmes, dont il ne savait rien. S'il avait compris ça plus tôt! S'il avait su! Ses rêves auraient été bien différents. Oh, sa mère aurait bien pu venir le chercher! Il lui aurait dit:

"Va-t'en! Je ne veux pas te voir! Je reste ici, avec Maria!"

Il sanglotait tant qu'il en perdait le souffle. C'était comme si ce qui arrivait, il l'avait lui-même provoqué, avec ses rêves insensés. Après tout, il n'avait que ce qu'il méritait! C'était sa faute si Maria était partie. Sa faute, parce qu'il n'avait pas compris! Parce qu'il avait aimé un rêve, qu'il avait souhaité

partir, plutôt que de rester avec elle! Et il redoubla de sanglots, écrasé sous le poids d'un absurde sentiment de culpabilité.

* * *

Julie posa le magazine qu'elle lisait et écouta attentivement. Tout semblait calme. Les enfants avaient apparemment encaissé le choc et le gros de l'orage était passé. Maintenant, il faudrait s'attendre à d'autres problèmes, moins apparents, sur le long terme. Les résultats "scolaires", par exemple. L'ambiance générale. Une lente mais sûre dégradation. Il n'y aurait peut-être plus de grand chambardement comme celui qu'avait provoqué la fugue de Thomas, mais le problème restait entier, et maintenant il allait falloir qu'elle trouve un moyen de convaincre Boulanger. Ca ne serait pas facile. Elle s'interrogeait sur l'étrange réaction qu'il avait eue quand elle lui avait parlé de son enfance. Au fond, que savait-elle de Boulanger? Pas grand chose.

Julie s'étira, ramena son châle sur les épaules, et décida de faire une dernière tournée près des chambres pour s'assurer que tout allait bien. Elle s'avança lentement dans le couloir. Arrivée devant la chambre de Sébastien, il lui sembla entendre du bruit. Elle frappa doucement à la porte. Thomas avait peut-être décidé de rendre visite à son frère. Aucune réponse. Elle frappa de nouveau, puis entrouvrit

lentement la porte. La chambre était plongée dans l'obscurité. Sébastien lui tournait le dos, allongé sur son lit. Tout semblait normal. Elle referma la porte et continua sa tournée.

Dans sa chambre, Thomas dormait profondément, complètement épuisé. Son sommeil cependant était agité, et il se retournait brusquement, en proie à des rêves inquiétants.

Allongé dans le noir, les yeux grand ouverts, Sébastien attendait que tout le monde soit couché dans l'Institut. Il ne pleurait plus. Il était calme.

Vers une heure du matin, il enfila ses pantoufles, sortit de sa chambre et se dirigea vers l'infirmierie. Si Julie l'avait croisé à ce moment-là, peut-être l'aurait-elle trouvé un peu pâle, sans plus. La porte de l'infirmierie n'était pas fermée. Une veilleuse y diffusait une douce lumière, qui éclairait aussi le couloir. Ainsi, en cas d'urgence, gagnait-on un temps précieux. Sébastien entra et ouvrit l'armoire à pharmacie. Elle n'était pas fermée à clé. C'était inutile. Tous les médicaments étaient rangés en hauteur, hors de la portée des plus petits. Quant aux plus grands, on leur avait bien expliqué que les médicaments étaient dangereux. Ils le savaient. Tous. Aussi n'y avait-il pas de danger.

Thomas se réveilla en sursaut, baigné de sueur et de larmes. Le hurlement lointain d'une sirène

s'était insinué dans son rêve. Mon dieu quel cauchemar! Il lutta pendant de longues secondes pour reprendre pied dans la réalité. Il voyait toujours Maria, baignant dans son sang. Un immense camion l'avait écrasée. Elle gisait là, au milieu de la route. Elle lui paraissait toute petite et si loin de lui! Il avait tenté de crier, de courir vers elle, et comme toujours dans ces horribles cauchemars il n'y avait rien eu à faire. Mais c'était fini. Ce n'était qu'un rêve. Un rêve.

Il lui sembla que la sirène se rapprochait. Oui, sans aucun doute. Il se précipita à la fenêtre. Un camion de pompiers montait la côte. Il ralentit et vira à droite, franchissant la grille de l'Institut. Derrière lui, une voiture du S.A.M.U.! Thomas bondit dans ses chaussures et dévala l'escalier. En bas, il se heurta à Julie qui l'empoigna et l'empêcha d'avancer. Par la porte de la cuisine, il aperçut Laramière penché vers un corps inerte. Il entendait à peine Julie lui répéter:

"Ne te mets pas dans les jambes! N'y va pas!"

Le gardien ouvrait la porte en grand pour laisser le passage à une civière. Des gens en blouse blanche. Des pompiers. Ça courait dans tous les sens. C'est alors seulement que Thomas aperçut une petite fille, une de ses sœurs, qui sanglotait, à côté de lui. Il l'empoigna par les épaules.

"Qui c'est? hurla-t-il, qui?"

- Sébastien! C'est Sébastien! Je crois qu'il est mort!"

Personne ne prêtait attention aux enfants qui s'agglutinaient là, à une distance respectueuse des sauveteurs. Instinctivement, ceux qui arrivaient calquaient leur attitude sur ceux qui étaient déjà là, et ils se tenaient éloignés, effrayés par ce qu'ils risquaient de voir mais incapables de s'en aller.

La civière traversa l'entrée. Thomas ne put apercevoir Sébastien, enveloppé de couvertures, mais un homme marchait à côté, tenant une perfusion. A cette vue, une bouffée de joie l'envahit, puis l'angoisse le reprit. Sébastien n'était peut-être pas mort, mais l'urgence et la gravité de la situation se lisaient sur tous les visages.

Par la porte restée grande ouverte, les enfants sortirent comme des zombies et regardèrent la civière de leur frère s'engouffrer par l'arrière d'un véhicule. Les sirènes s'étaient tues, mais des éclairs bleus faisaient luire l'herbe mouillée et balayaient leurs visages blêmes, leurs pieds nus, leurs robes de chambre mal fermées... Un nounours abandonné gisait dans une flaque. On referma soigneusement les portes derrière lesquelles Sébastien avait disparu, les autres portières claquèrent, et les véhicules partirent. A la grille, les sirènes se mirent à hurler. Elles allèrent en diminuant, en diminuant, puis la nuit

redevint silencieuse.

10

La tête enfouie dans ses mains, le professeur Boulanger luttait contre le désespoir, assis dans le couloir de l'hôpital. Derrière cette porte, les médecins tentaient de sauver la vie de son fils. Son fils qui lui ressemblait tant. Son fils qui avait osé, lui, passer à l'acte. Mais il y a plusieurs façons de se suicider.

Malgré les soins, Sébastien n'avait pas repris conscience. Ses fonctions vitales semblaient sauvegardées, mais il ne se réveillait toujours pas. Les médecins ne pouvaient plus qu'attendre. Et lui aussi.

* * *

"Je refais du chocolat. Qui en prend?" demanda Lisa Laramière de sa voix douce.

Quelques doigts se levèrent. Lisa s'activa près de la cuisinière. Tout, plutôt que de rester à ne rien faire. Les plus petits étaient au lit, mais Julie, Thomas, et une dizaine d'autres enfants attendaient nerveusement des nouvelles, serrés autour de la table

de la cuisine. Dans cette cuisine où semblait flotter la présence rassurante de Maria. Oui, songeait Julie, ce n'était pas un hasard si on avait retrouvé Sébastien ici...

Une aube blafarde se levait. Derrière la brume épaisse qui enveloppait le jardin, le soleil s'était probablement levé. Bientôt, malgré l'incertitude, malgré l'anxiété, une multitude de tâches les accaparerait, elle et Lisa. Il fallait bien que l'Institut fonctionne.

* * *

Le soleil transparaisait fugitivement derrière la brume, simple disque blanchâtre, plat et sans chaleur. Le professeur Boulanger le regardait sans le voir, le front appuyé sur la vitre.

"Il est réveillé. Il réclame sa mère."

Boulanger se retourna d'un bond et fit face au jeune médecin. Il ne répondit pas tout de suite. Il fallait du temps pour que cette phrase tant espérée fasse son chemin. Après cette nuit interminable, son esprit restait embrumé par la crainte et les remords... Il avait eu tout le temps qu'il faut pour rouvrir de vieilles blessures; le temps de se regarder en face; le temps de se mépriser; et le temps d'attendre la mort de son enfant comme le châtement ultime, la punition qui stigmatiserait aux yeux de tous sa sottise, son

incroyable aveuglement. La conclusion macabre qui confirmerait cet horrible acharnement du destin à reproduire sans fin les mêmes souffrances, de père en fils, pendant des générations.

Mais Sébastien était sauvé. Il avait donc une chance de se racheter. Merci mon Dieu, merci!

"Sa mère..." répéta doucement le médecin.

"Oui, tenez! dit Boulanger en griffonnant sur un bout de papier. C'est son numéro. Elle s'appelle Maria Sismeiro."

Et il tourna les talons.

"Attendez! s'écria le médecin, surpris, vous ne voulez pas le voir?"

Boulanger se retourna lentement et fit face à son interlocuteur.

"Je ne suis pas sûr qu'il veuille me voir."

Et comme le médecin, indécis, ne savait que dire, il ajouta, désignant le papier qu'il venait de lui remettre:

"Appelez-la. C'est elle qu'il veut voir."

Et le professeur Boulanger quitta, d'un pas

lent, l'hôpital de la ville.

11

Aux trois petits coups frappés à la porte, le Professeur Boulanger leva les yeux.

"Entrez! Ah, c'est vous? Venez vous asseoir..."

- Vous vouliez me voir?

-Oui. Mademoiselle Williams, j'ai un certain nombre de choses à vous dire, et également, quelques conseils à vous demander..."

Julie en resta muette d'étonnement.

" Mademoiselle, il y a quelques jours, vous m'avez demandé quelle sorte d'enfance j'avais eue... Non, non, ne m'interrompez pas, je vous en prie, ce que j'ai à vous dire n'est pas facile, mais ce doit être dit. Voyez-vous, je n'en ai jamais parlé à personne, et en fait je n'avais même jamais réussi à voir les choses clairement... jusqu'à ces derniers jours. Vous étonnerai-je en vous disant que je n'ai guère dormi ces derniers temps?"

Non, Julie n'était pas étonnée. Elle-même avait bien des heures de sommeil en retard. Mais en regardant le visage grave du Professeur, elle y trouva, en plus des traces de fatigue, une sorte de lumière venue de l'intérieur, une expression nouvelle qu'elle ne lui connaissait pas et qui adoucissait ses traits. Et Julie s'aperçut qu'il était beau. Cependant il continuait à parler. Il la regardait de temps en temps, mais brièvement, tout occupé à chercher ses mots et à exprimer correctement sa pensée.

"Mes parents ont divorcé lorsque j'avais 5 ans. Je n'avais ni frère, ni sœur. Ma mère est partie à l'étranger avec un homme qu'elle n'a pas tardé à épouser. Je suis resté avec mon père. Enfin, c'est une façon de parler. Mon père était dans les affaires. Il n'avait guère de temps pour moi. Il m'a fait entrer dès le Cours Préparatoire dans une très bonne école, en pension. Je rentrais à la maison à Noël et à Pâques. Pendant ces vacances, une jeune fille s'occupait de moi. Ce n'était jamais la même. Il l'engageait pour l'occasion... Quant à ma mère, très rapidement je n'en ai plus eu aucune nouvelle. L'été, j'allais en colonie de vacances. Oh, pas n'importe laquelle, des camps d'initiation à l'astronomie, à la biologie... Des camps de luxe."

Il se tut pendant un long moment, comme plongé dans ses souvenirs. Et il reprit lentement, d'une voix plus sourde.

"Je me souviens d'avoir voulu mourir, oui, je souhaitais que survienne un tremblement de terre, ou un ouragan, qui détruirait la pension où j'étais enfermé, et me réduirait en bouillie. Ca, c'était pendant les premiers temps. Plus tard, je ne me souviens plus d'avoir souffert. Je travaillais, j'étudiais sans arrêt, il n'y avait plus que ça dans ma vie. C'est comme ça que je suis devenu un brillant élève. Mon père m'a payé toutes les études que j'ai voulues. Pour ça, il a été chic..."

Il se tut à nouveau. Julie s'aperçut qu'elle tremblait. Elle n'aurait pas pu prononcer un mot. Dire qu'elle avait détesté cet homme! Elle s'en voulait terriblement et se sentait particulièrement stupide. Le professeur, lui, semblait si calme!

"Voilà en quelques mots quelle a été mon enfance, mais, croyez-le ou non, je n'avais encore jamais compris ce que vous avez deviné depuis longtemps. Je me croyais parfaitement normal, parfaitement sain d'esprit, c'est drôle n'est-ce pas? Ou du moins, ça le serait s'il n'y avait pas les enfants. Mes trente-cinq enfants!"

Julie avait retrouvé un peu de son calme. Elle lui dit, d'une voix un peu tremblotante:

"Monsieur Boulanger, je voulais vous dire que je regrettais de vous avoir si fortement bousculé

l'autre jour. Je n'ai pas l'habitude d'être aussi directe. J'étais à bouts de nerfs, comme tout le monde je suppose, et je vous assure que si j'avais pu deviner...

- Ne vous excusez pas, Mademoiselle, vous m'avez rendu un service inestimable. Personne à part vous n'aurait osé me parler ainsi, et ce faisant vous m'avez ouvert les yeux. Je reconnais que la méthode était brutale, mais je pense que seule la brutalité pouvait percer la carapace que je m'étais fabriquée. Je vous assure, non seulement je ne vous en veux pas, mais je vous suis infiniment reconnaissant."

Il termina cette phrase en la gratifiant d'un sourire, le premier qu'elle lui ait jamais vu.

"Grâce à vous, j'ai réglé mes comptes avec mon passé. Il me reste maintenant à penser à l'avenir. Et c'est pour cela que j'ai besoin de vous. Qu'allons-nous faire de cet Institut et de tous ces enfants?"

- Vous voulez dire que vous abandonnez le projet Elite?

- N'est-ce pas évident? Il n'y aura plus de nouvelle conception. Le problème, c'est de savoir quoi faire pour les enfants qui sont déjà là."

Julie réfléchit une minute. Elle éprouvait des difficultés à se concentrer car elle ne s'attendait pas à un revirement aussi rapide. Décidément, le

Professeur Boulanger n'avait pas fini de l'étonner!

"Les plus jeunes pourraient être confiés à des couples pour adoption. Jusqu'à un ou deux ans, les enfants sont facilement adoptables. Ils sont environ une dizaine dans ce cas.

- Et les autres?

- Pour les autres, le problème est plus délicat. Passé un certain âge, les enfants ne sont plus adoptables. Surtout parce que les couples veulent des bébés, pas de grands enfants. On pourrait éventuellement les confier à la D.D.A.S.S. mais les conséquences psychologiques...

- Non, je pense que vous ne m'avez pas bien compris. Je n'ai pas dit que je voulais me débarrasser d'eux! Même les tout-petits, j'aurai l'impression de les abandonner en les faisant adopter. Je suis obligé de me raisonner en me disant que l'adoption sera la meilleure solution pour eux. Mais il n'est pas question de les faire promener de famille d'accueil en famille d'accueil. Nous avons ici tout ce qu'il faut pour garder les enfants jusqu'à leur majorité, si c'est nécessaire.

- Je pense que vous avez raison. Les enfants qui ne pourront pas être adoptés seront mieux ici que n'importe où ailleurs. Vous savez, jusqu'au... jusqu'à...

- Jusqu'à ce que je renvoie Maria? Hein, c'est ce que vous voulez dire?

- Oui, eh bien jusque là les enfants dans leur totalité se développaient très bien sur le plan affectif. Maintenant que Maria est revenue, tout semble rentré dans l'ordre. Seuls les plus grands conserveront un souvenir de cet épisode. Mais voyez-vous, ce qui m'inquiète, c'est que Maria n'est plus toute jeune. Elle finira par partir à la retraite, de toutes façons. Il ne faudrait pas qu'elle soit le seul point de repère pour les enfants. Il faudra faire très attention de conserver une grande stabilité dans l'ensemble du personnel.

- Est-ce à dire que je peux compter sur vous pour les quinze années à venir?"

Il la regardait avec un petit sourire malicieux et Julie, surprise, éclata de rire.

"Oui, bien sûr, je me plais assez, ici. Mais ne mettez pas tous vos œufs dans le même panier. Pour l'instant, je suis célibataire et entièrement disponible mais...

- Vous avez des projets matrimoniaux?

- Non, non, mais enfin...

- Oui, ça arrivera fatalement, sans doute,

d'autant que vous êtes aussi jolie qu'intelligente."

Julie se sentit rougir jusqu'aux oreilles. Elle baissa les yeux. Mais même ainsi elle sentait le regard du Professeur posé sur elle. Heureusement pour elle, il se remit à parler.

"J'ai pensé à quelque chose, mais je voulais vous en parler avant de prendre une décision. Je ne sais pas si ce serait une bonne idée. Il y a un appartement de fonction libre dans l'aile B, juste à côté de celui de Laramière. Je pourrais m'y installer. Ainsi je serais sur place, et, si ce n'est pas un peu présomptueux de ma part, je pourrais peut-être, progressivement, et sans m'imposer bien sûr, jouer auprès de ces enfants mon rôle de père."

Il avait prononcé ces derniers mots dans un murmure si bien qu'ils étaient à peine audibles. Pour la première fois depuis le début de cet entretien, l'émotion sembla le submerger, et il resta silencieux, les yeux baissés sur ses papiers. Après un moment d'hésitation, Julie lui prit la main et la serra doucement. Elle lui dit, posément, avec la même sollicitude que lorsqu'elle parlait à un enfant profondément blessé:

"Ce serait une très bonne idée, pour eux, et pour vous aussi."

Il leva vers elle des yeux remplis de

larmes, et articula péniblement:

"J'ai cinquante-cinq ans, et je n'ai jamais réussi à vivre avec une femme. Je suis vieux maintenant, ma vie est finie, et je n'aurai jamais d'enfants..."

- Mais si, Monsieur, vous en avez, et ils s'en rendront compte, vous verrez.

- Merci!"

Julie se leva et prit alors congé, complètement bouleversée. Le Professeur resta longtemps immobile, puis, il se leva, alla chercher une grosse chemise cartonnée, et en sortit un à un trente-cinq dossiers qu'il regarda longuement, jusqu'au petit matin...

Epilogue...

" As-tu rapporté la perle phosphorescente?

- Hélas non!" répond humblement le jeune pêcheur. "Je n'ai pas pu la ramener. Je te prie de m'excuser."

Mais la princesse, toujours souriante, lui demande:

" Qu'est-ce que tu as, là, dans ce sac?

- Ce n'est rien, ce n'est qu'un cadeau que m'ont fait de braves gens...

- Montre!"

Elle ouvre le sac, et alors la perle toute noire, toute cabossée, se met à briller dans la nuit. C'était elle, c'était la perle phosphorescente!"

Sébastien s'écria:

"J'en étais sûr!"

Et un sourire de jubilation éclaira son visage.
Thomas poursuivit:

C'est ainsi que la fille du Roi des Dragons épousa, comme elle l'avait souhaité, un jeune homme simple, honnête et courageux.

" Elle est très belle, ton histoire, Thomas, dit Maria, tout en remuant vivement ses oignons pour qu'ils n'attachent pas. Mais est-ce que tu es sûr d'être prêt pour demain? Tu ne devrais pas réviser encore un peu?

- Ne t'en fais pas, Maria, je suis prêt, il n'y a aucun problème.

- Oui, ne vous inquiétez pas, renchérit le Professeur Boulanger, Thomas est parfaitement préparé."

Et il tendit la main vers l'assiette posée devant lui pour reprendre l'un de ces délicieux biscuits.

DE L'AUTRE CÔTÉ DU MUR

1

Ce soir là, Alice avait pu sortir un peu plus tôt du travail, et comme c'était vendredi soir, elle n'était pas pressée de rentrer chez elle. Peut-être irait-elle manger dans un petit restaurant chinois, histoire de se reposer de sa semaine. Peut-être même finirait-elle sa soirée au cinéma... Il faisait bon. On était en février. Le printemps (précoce, cette année là), avait

fait s'épanouir les sourires, et le ciel, entre les gratte-ciel, était d'un bleu éclatant. Pourtant Alice était triste. La foule multicolore s'animait autour d'elle. Des odeurs variées flottaient dans l'air: pâtés impériaux, tortillas, maïs chaud, galettes de sorgho, poulet grillé, croissants chauds et brioches, hamburgers et frites, vendus à même la rue par des marchands ambulants.

Alice eut envie d'aller au Jardin Public. Bien sûr, cela faisait loin, elle aurait toute la ville à traverser, mais cela valait la peine. Et puis, elle n'était pas pressée. Elle s'engouffra dans le métro. A cette heure-là, il n'y avait évidemment pas de place assise, et elle dut forcer le passage pour entrer dans la rame. Mais elle y était habituée. Elle était née dans cette ville.

Pendant le trajet, elle ne put s'empêcher de repenser aux longues discussions qui avaient animé sa semaine. Le Maire avait fait sensation en déclarant lundi à la presse que le problème des sans-abri allait être définitivement réglé d'ici peu. Si, dans la presse, la déclaration avait fait l'effet d'une bombe, que dire du bureau! Jamais encore elle n'avait connu une telle effervescence. Tout le monde était surexcité. C'est que personne, au Service du Logement de la Ville, ne pouvait entrevoir de solution à ce problème, qui allait d'ailleurs en s'aggravant d'année en année. Il ne restait plus aucune place vacante pour construire des foyers d'accueil. Toute la ville était occupée par des

gratte-ciel de quarante étages ou plus. Il n'était pas question d'ajouter des étages, question de sécurité. Dans ces gratte-ciel, tous les appartements étaient occupés (moins de 0,5% étaient vacants, mais ils ne le restaient pas plus d'un mois en moyenne).

La ville était saturée. Cependant, jour après jour, mois après mois, elle continuait d'attirer la foule des misérables qui venaient s'entasser dans les couloirs du métro, dans les caves des immeubles, dans les chaufferies, etc.

Elle se demandait si le Maire avait réellement une solution en vue, ou s'il s'agissait d'un simple coup publicitaire destiné à faire parler d'elle et à améliorer son image, à moins d'un mois des élections municipales. Si ce n'était qu'un bluff, elle aurait du mal à tenir en haleine les journalistes, et par là le public, sans rien révéler de plus. Tout le monde la soupçonnerait de mentir. Cela ne lui aurait donc servi à rien.

D'un autre côté, elle avait peut-être réellement une idée derrière la tête. Quoi? Alice aurait payé cher pour le savoir! Cela lui rappela l'époque lointaine, bien avant sa naissance, où pour lutter contre la prolifération des pigeons dans la Ville, on organisait de grandes battues pour les capturer, puis les emporter, à l'intérieur de vastes camions, le plus loin possible de la ville, où on les relâchait. Cela ne servait pas à grand chose! Les

pigeons retrouvaient bien vite le chemin de la Ville. Il en serait de même pour les sans-abri.

Plus tard, on était passé aux choses sérieuses: des campagnes d'empoisonnement systématique. Les appâts empoisonnés étaient placés en hauteur, sur les immeubles, pour éviter les accidents impliquant des enfants. Les cadavres étaient récupérés et détruits. Malgré cela, il y avait encore des pigeons dans la Ville, on ne savait par quel miracle.

Bien sûr, tout cela ne pouvait s'appliquer aux sans-abri. Ce genre d'horreurs n'avait plus cours en cette fin de 23^{ème} siècle. Les Nations Unies étaient puissantes et personne, pas un gouvernement au monde, n'oserait transgresser la Déclaration universelle des Droits de l'Homme. Mais l'inquiétude d'Alice demeurait. Car s'il était bien entendu impensable que ces pauvres gens soient exterminés, que pouvait-on en faire?

Si les villes étaient saturées, les campagnes ne l'étaient pas moins. La production agricole suffisait tout juste à nourrir les cinquante milliards d'habitants que comptait la Terre. Les élevages étaient en passe de disparaître car ils gaspillaient trop d'énergie, et seule l'alimentation strictement végétale pourrait, dans un proche avenir, continuer à nourrir la population mondiale qui continuait à croître. Dans ces conditions, il était impossible de sacrifier de

bonnes terres agricoles pour construire encore des villes.

En fait, si Alice était inquiète, c'est qu'elle entrevoyait, elle, une solution à laquelle personne au bureau n'avait pensé, et qu'elle s'était bien gardée de dévoiler, de peur qu'on ne s'empare de son idée pour la mettre à exécution. Il y avait dans la Ville une zone encore vierge de constructions, non occupée par des cultures... Cet endroit, c'était le Jardin Public. Cinq hectares inutiles, non productifs. Le prix des entrées rapportait à la Ville une somme dérisoire et sans commune mesure avec ce qu'elle pourrait en tirer en y construisant des logements, même sociaux. Et elle avait bien épluché les lois, règlements, arrêtés, décrets, tant municipaux que régionaux, européens, mondiaux... Rien n'empêchait la Municipalité de détruire le Jardin Public. Absolument rien. Cette pensée la remplissait d'une sourde angoisse. D'année en année, elle s'était sentie liée à ce Jardin par une force étrange, un attachement viscéral qu'elle ne pouvait comprendre, et que rien, semblait-il, ne pourrait remplacer, si le Jardin venait à disparaître. Nulle part ailleurs elle ne se sentait aussi détendue et heureuse. Et la peur diffuse qui l'habitait depuis une semaine la poussait ce soir à y retourner, vite, pendant qu'il était encore temps.

2

Lorsqu'elle sortit du métro, le vent avait un petit peu fraîchi, mais il faisait encore bon. Elle paya son entrée et se dépêcha d'aller s'asseoir sur un banc pour regarder les reflets orangés du soleil couchant sur l'herbe si verte de la pelouse. Petit à petit, elle se laissa envahir par cette douce sérénité qui s'emparait d'elle, chaque fois. Une troupe de moineaux piaillait et se chamaillait. Alice sourit. Elle aimait voir les moineaux. Elle les observait toujours avec plaisir. Les pigeons aussi, bien qu'elle sache très bien que leurs déjections endommagent les bâtiments de la ville. C'était comme ça. Elle aimait les regarder.

Un peu plus loin, sur un autre banc, un homme jetait du pain aux oiseaux. C'était interdit, elle le savait, mais à cette heure-ci les agents semblaient avoir déserté le Jardin Public. Alice observait avec plaisir les moineaux plonger juste sous le bec des pigeons pour leur chiper un morceau de pain. Sur la pelouse, là-bas, une femelle pépiait et battait des ailes pendant que le mâle la nourrissait.

Soudain, quelque chose sembla flamboyer au milieu des moineaux. Comme si les rayons pourprés du soleil couchant avaient embrasé un des oiseaux. Toute sa poitrine semblait rose. Alice le regarda avec curiosité. Sa démarche était différente. Il ne sautait pas, il marchait, et sa tête bougeait un peu à chacun de ses petits pas précipités. Soudain, il siffla une note qu'Alice n'avait, de sa vie, jamais entendue, et plongea sur un morceau de pain pour disparaître ensuite dans les buissons. Alors qu'il s'envolait, Alice vit briller du blanc dans ses ailes et sur sa queue. Elle ne put retenir une exclamation.

"Eh, qu'est-ce que c'était?"

Elle regarda autour d'elle, cherchant quelque part une réponse à sa question. Personne ne semblait l'avoir entendue, mais elle aperçut beaucoup plus loin un homme qui regardait dans des jumelles. Elle se leva d'un bond et courut jusqu'à lui.

"Excusez-moi, Monsieur, pourriez-vous me prêter vos jumelles quelques instants... si ça ne vous dérange pas, bien sûr!"

- Mais certainement Mademoiselle, les voici..." répondit-il avec un franc sourire, et un joli accent nordique.

Elle pointa l'instrument en direction des buissons où elle avait vu disparaître l'oiseau. Mais

elle eut beau fouiller et fouiller encore, elle n'aperçut que des moineaux. Et pourtant, elle ne voulait pas renoncer, elle voulait savoir si elle avait rêvé ou non. Peut-être s'agissait-il d'un des ces jolis oiseaux exotiques que certaines personnes richissimes possèdent chez elles, dans des cages dorées. Peut-être s'était-il sauvé ... Tandis qu'elle cherchait toujours, des larmes de rage lui montèrent aux yeux et elle laissa échapper "je suis sûre que je l'ai vu!", comme pour se convaincre elle-même.

"Si ce n'est pas indiscret, qu'est-ce que vous avez vu?"

Alice se retourna vers l'homme et lui tendit les jumelles avec un petit sourire gêné, tout en essuyant ses yeux.

"Ce n'est rien, ce n'était qu'un oiseau.

- Vraiment! Alors cela m'intéresse aussi. Comment était-il?"

Alice resta un moment silencieuse. Regarder les oiseaux était une activité stupide et dérisoire. Personne, depuis qu'elle était née, n'avait exprimé devant elle l'opinion contraire. Si bien qu'elle s'attendait à tout, sauf à ce genre de réponse. En tant qu'employée de la Ville, elle n'avait pas intérêt à ce qu'on connaisse son penchant bizarre pour les oiseaux. Aussi hésitait-elle à répondre. Et pourtant,

maintenant qu'elle y réfléchissait, que pouvait bien faire un homme, seul dans le Jardin Public de la Ville, avec une paire de jumelles? Il n'était pas en uniforme, et il ne ressemblait pas à un policier. Elle lui sourit à son tour.

"Alors? Cet oiseau?"

- Eh bien, vous n'allez peut-être pas me croire, mais ce n'était pas un moineau...

- Allez-y, continuez...

- Il était rouge sur le devant, avec du blanc dans les ailes, et à la queue aussi."

L'homme sortit un petit livre de sa poche, le tendit à la jeune fille en l'ouvrant sur le dessin (en couleur) d'un oiseau. Il ressemblait en effet énormément à l'oiseau qu'Alice avait vu. Elle sourit.

- "C'est exactement ça! Du moins, ajouta-t-elle après une brève hésitation, ça ressemble beaucoup à ce que j'ai vu. Qu'est-ce que c'est?"

- Un pinson, un pinson des arbres.

- Un pinson? Et d'où pensez-vous qu'il s'est échappé?

- Echappé? Ah! Ça c'est drôle! D'où voulez-

vous qu'il se soit échappé? C'est un oiseau sauvage.

- Mais je n'en ai jamais vu de ma vie, protesta Alice, et je viens souvent ici! Je ... regarde les oiseaux", avoua-t-elle en baissant les yeux.

L'homme s'était un peu assombri. Il hocha la tête.

"Vous avez raison, dit-il, c'est moi qui suis idiot. On ne voit plus guère de pinson en ville. D'ailleurs, si je l'avais vu moi-même, j'aurais sûrement été étonné aussi. Venez, ajouta-t-il en tendant la main, essayons de le retrouver."

Elle accepta sans réticence le bras qu'il lui tendait et fit quelques pas avec lui en direction des buissons. Mais ils eurent beau chercher et chercher encore, ils ne revirent pas l'oiseau. Finalement, la nuit tombant, ils se firent mettre à la porte par les gardiens du Jardin et marchèrent quelques instants côte à côte, silencieusement.

"Où allez-vous? demanda finalement l'homme.

- Oh, nulle part, répondit-elle. J'ai fini mon travail. Je pensais aller au restaurant.

- Excellente idée, c'est moi qui vous invite!

- D'accord!"

3

Il y avait pas mal de monde (bien sur, un vendredi soir!). Mais ils finirent par trouver une table tranquille et s'y installèrent, commandèrent leur repas et... se regardèrent.

Il était plus vieux qu'elle, c'est sûr. Mais elle avait un faible pour les hommes d'âge mûr. En fait, il lui plaisait énormément. Il avait les cheveux courts un peu ébouriffés, une coupe simple et sans recherche, qui mettait en valeur la beauté de ses traits. Une belle barbe châtain clair, presque blonde, des yeux tout bleus, et un air de décontraction chaleureuse. Elle avait bien remarqué tout à l'heure qu'il parlait avec un léger accent étranger, ce qui accentuait encore son charme. Elle lui demanda tout de go:

" Quel pays?

- Les Pays-Bas... Nederland. Et vous?

- Moi?" Alice marqua un temps d'arrêt. Elle aimait bien surprendre les gens. "Française, tout simplement..." Et comme il ne disait rien et continuait à la dévisager, elle ajouta: "avec un peu de vietnamien, de coréen, et ... de je ne sais quoi!"

Curieux mélange, en vérité, avec ses cheveux brun foncé, lisses et épais, coupés au carré, ses grands yeux en amande aux prunelles bleu-gris foncé, sa peau mate mais claire. Alice était à l'image de sa ville... Un curieux mélange.

"Vous êtes ici chez vous alors?" demanda-t-il en désignant d'un geste discret le restaurant autour d'eux.

Elle fit signe que non. "Ce sont des Chinois! Et je n'ai pas ça dans mes ancêtres, même lointains." Ils éclatèrent de rire.

"Vous ne m'avez pas dit votre nom.

- Nikolaas, mais tous mes amis m'appellent Nils.

- Moi c'est Alice.

- Alice, dit-il en devenant subitement plus sérieux, comment connaissez-vous le nom des moineaux?"

Elle haussa les épaules, puis répondit lentement, en y réfléchissant: "Ce doit être mon père. Il travaille au service sanitaire et antiparasitaire de la Ville. Il les connaît forcément... il les tue..." termina-t-elle avec un sourire amer.

- Et ça ne semble pas vous plaire...

- Pas vraiment. J'aime les oiseaux. Je ne les trouve pas si gênants. C'est vrai qu'ils ne sont guère beaux..." et en achevant sa phrase elle tressaillit car elle avait revu en un éclair la poitrine rosée du pinson.

"Alice, je crois que je peux vous montrer quelque chose qui vous intéressera. Mais c'est un peu loin d'ici, il faudrait profiter d'un week-end. Demain peut-être?"

4

Le lendemain, à l'aube, ils étaient déjà en route. Nils avait tenu à garder le secret et Alice, qui adorait les surprises, jouait le jeu avec plaisir. Vers dix heures trente, ils quittèrent la nationale pour s'engager sur de petites routes. Autour d'eux s'étendaient les monotones étendues cultivées. Certains champs étaient verts, d'autres venaient à peine d'être semés. Les immenses rampes d'arrosage télécommandées étaient à l'arrêt au bout des champs, et comme il y soufflait une légère brise, les brise-vent en plastique transparent étaient sortis de leurs gaines sur une hauteur de 1 mètre environ. Quelques corbeaux grappillaient au bord de la route, loin des épouvantails lumineux qui émettaient toutes les 2 ou 3 minutes des cris stridents au milieu du blé en herbe. De loin en loin, on pouvait repérer, par leur couleur un peu différente, les zones de terre peu épaisse qui révélaient la présence d'un réservoir d'eau. Dans certaines parties de l'Europe, la sécheresse, qui s'était encore accentuée ces dernières années, avait obligé les grandes compagnies agricoles à importer de l'eau ou à construire des usines de dessalement de l'eau de mer. On n'en était pas encore là dans la région, mais

les réserves accumulées pendant l'hiver suffisaient à peine à assurer la croissance de céréales pourtant sélectionnées depuis des dizaines d'années pour leur sobriété.

Alice regardait tout cela sans grand intérêt. Elle avait toujours trouvé la campagne ennuyeuse, déprimante. Elle lui préférait le Jardin Public, car là au moins il y avait des fleurs et des arbres.

Cependant, au-delà des ondulations vertes et brunes, il lui sembla bientôt apercevoir une zone un peu brumeuse où miroitait comme de l'eau, et des silhouettes fantomatiques... oui, des arbres! Cette vision étrange disparaissait parfois totalement derrière une éminence, puis réapparaissait, plus proche, tandis que les détails se précisaient. Elle commençait à se sentir prodigieusement intéressée, et son cœur se mit même à battre à tout rompre quand une étrange silhouette, aux pattes démesurées et au plumage gris, lui sembla battre des ailes au sommet d'un arbre dont une branche ployait et se balançait. Mais comme ils approchaient, tout disparut et ils se trouvèrent au pied d'un gigantesque mur.

La route s'arrêtait devant un portail fermé. Nils et Alice descendirent. La muraille faisait bien 6 à 8 mètres de haut, et elle s'étendait à perte de vue de chaque côté du minuscule portail. Nils s'approcha, composa un code, et bientôt le portail s'ouvrit en grinçant. Ils entrèrent et refermèrent derrière eux,

laissant la voiture dehors.

5

A l'intérieur, Alice découvrit, comme elle s'y attendait, des arbres. Mais quels arbres! Ceux du Jardin Public ressemblaient par comparaison à des bonsaïs rachitiques. Il aurait fallu s'y prendre à sept ou huit pour faire la ronde autour des troncs. Les sommets étaient cachés par la masse des branches basses. Et de partout fusaient des chants étranges, mélodieux, subtils, des dizaines de voix différentes, les unes aiguës, les autres graves et mélancoliques. Dans une cascade de sifflements ténus, un minuscule et gracieux oiseau, d'un bleu sublime, passa devant eux en picorant de çà de là sur les petites branches, se suspendant parfois la tête en bas, voletant, dans un frou-frou d'ailes soyeuses. Même dans les boutiques luxueuses où elle entrait parfois pour regarder les animaux exotiques, elle n'avait jamais vu un oiseau si joli.

"C'est une mésange bleue, lui souffla Nils, et les autres ne sont pas loin.

En effet, déboulant devant eux comme une cascade, glissant de rameau en rameau, toute une

petite troupe fit son apparition. Partout le même bleu incroyable, les mêmes sifflements ténus. Et puis tout à coup un autre, différent. Plus gros, avec la tête noire, les joues blanches, et le ventre jaune zébré par une grosse balafre noire courant de la tête à la queue. "Mésange charbonnière, murmura Nils, et là-bas, mésange nonnette..."

Alice le suivit docilement dans son domaine, dépassée par le nombre incroyable d'oiseaux qui existait ici.

"Combien, Nils, combien?"

- Environ 100, au dernier recensement.

- C'est énorme!

- Ma pauvre Alice, ce n'est même pas la moitié de ce qu'on pouvait voir n'importe où en France, il y a 200 ans à peine."

Ils arrivèrent bientôt en vue d'une vaste pièce d'eau. Sur sa marge envahie par la végétation, Alice aperçut un immense oiseau gris, un héron cendré, lui dit Nils, qui surveillait l'eau, perché sur ses longues pattes, son long cou tordu dans un étrange position asymétrique. L'oiseau dut les apercevoir car il prit son envol et s'éloigna, immense silhouette aux lents battements d'ailes.

Sur l'étendue de l'étang s'ébattaient des canards. En plus des canards ordinaires, ceux que certains agriculteurs élevaient sous le nom de "canards sauvages" pour en vendre la viande, il y en avait bien d'autres, très différents. Des petits, des gros, avec la tête rousse, ou verte, avec le corps gris, ou noir, ou blanc, ou tout cela mélangé... Alice s'y perdait un peu. Mais elle les trouva tous plus beaux les uns que les autres. Ils avaient surtout une agilité, une prestance inattendues. Certains plongeait sous l'eau et y disparaissaient complètement pendant plusieurs dizaines de secondes, pour réapparaître presque au même endroit dans de gros remous. Dans les jumelles de Nils, elle observa longtemps un petit canard noir et blanc, à l'œil jaune, coiffé d'une curieuse huppe noire, qui plongeait et replongeait sans répit. Elle aimait le petit mouvement de tête, vif et précis, ce balancement qui précédait la plongée. Il commençait par étirer le cou vers le haut, puis après l'avoir reculé une fraction de seconde, comme pour prendre son élan, il le projetait en avant tandis que sa poitrine se soulevait, et il disparaissait tête première dans un joyeuse éclaboussure. Alice ne savait pas qu'il y avait de vrais canards sauvages. Elle ne savait pas qu'il y avait des canards plongeurs. Elle ne savait pas grand chose. Comme tous les enfants de la ville, songea-t-elle. Comme les enfants des campagnes aussi, qui ne connaissaient que les animaux d'élevage. Comme tous les enfants du monde, pensa-t-elle en frissonnant.

Ils reprirent leur promenade. Au bout du sentier, un mirador en bois se dressait. Ils y montèrent et s'assirent côte à côte. Nils semblait scruter le paysage avec beaucoup d'attention, comme s'il attendait quelque chose. Alice se contentait de laisser glisser son regard sur les étendues vertes, le plan d'eau miroitant qui insinuait ses diverticules tentaculaires entre les îlots herbeux, sur la forêt qui reprenait, sur la droite, un peu plus loin. Elle sursauta un peu quand un lapin traversa un espace découvert, bondissant, s'arrêtant brusquement, la tête un peu levée, humant le vent de son nez arrondi, les oreilles aux aguets, puis secouant la tête et reprenant sa progression, jusqu'à disparaître dans le sous-bois.

Soudain la main de Nils se serra sur son genou. Sans un mot, il lui désigna une silhouette lointaine, à la limite des arbres. Alice pointa les jumelles dans sa direction. Un renard progressait lentement entre les bruyères, le nez collé au sol, comme rivé à une piste. Ses fines pattes noires esquissaient un ballet étrange, tandis qu'il avançait, revenait en arrière, s'arrêtait, sa grosse queue touffue, presque aussi épaisse que son corps, tendue en arrière, à peine inclinée vers le sol. Assez souvent, il s'immobilisait et tournait un regard insistant du côté du mirador, et alors le blanc de sa gorge apparaissait dans toute sa beauté. Puis il reprenait sa piste, mais sans jamais oublier de regarder, encore et toujours, dans la direction d'Alice. Quel étrange regard! D'une

beauté insolite, insolente, aussi roux que son roux pelage. Cet animal tant détesté, dont les agriculteurs souhaitaient l'extermination depuis si longtemps, le seul représentant de la faune sauvage qui vienne encore narguer l'homme jusque dans ses poulaillers, jusqu'aux abords de ses villes, cet animal que son père appelait "le diable roux", elle le voyait, pour la première fois de sa vie, vivant et libre. Soudain l'étrange ballet prit fin. Le renard s'immobilisa, cou tendu en avant, balançant doucement la tête de gauche à droite puis de droite à gauche, oreilles dressées. Puis il s'élança dans les airs à une hauteur incroyable, presque verticalement, le dos cambré dans une étrange posture, et retomba lourdement, pattes antérieures tendues en avant. Il répéta ce manège à plusieurs reprises, puis brusquement plongea la gueule entre ses pattes, y saisit quelque chose, le mâchonna un peu, puis fila et disparut dans le sous-bois.

"Qu'est-ce qu'il a attrapé? demanda Alice.

- Un petit rongeur, mulot ou campagnol, des sortes de souris sauvages, si tu préfères."

Alice eut envie de rire. Son père se cassait tellement la tête pour exterminer les souris qui infestaient les couloirs du métro et les caves des immeubles. Et il était si fier lorsqu'il tuait un renard!

" C'est superbe, Nils, je n'oublierai jamais

cette journée. Merci de m'avoir invitée." Et elle déposa un baiser sur sa douce joue barbue.

Il lui sourit, puis commença à sortir des sandwiches de sa musette, ainsi qu'une bouteille de jus de fruit.

"Tiens, mangeons un peu. On a encore une petite heure devant nous avant de rentrer, autant manger ici.

6

- Nils, où sommes-nous ici? Est-ce que cet endroit t'appartient?"

Elle le regardait avec un air de curiosité intense, mêlé de respect. Il éclata de rire.

"Oh mon dieu non! Tu ne t'imagines pas le prix qu'il faudrait payer pour une telle propriété! Elle fait 10 000 hectares, tu sais!

- Alors, à qui tout cela appartient-il?

- A moi. A toi si tu veux. C'est une association qui s'appelle "Une Terre Pour Demain" qui en est propriétaire. Elle possède des dizaines de réserves de ce type à travers le monde. J'en fais partie. En fait, j'en suis le Président. Mon travail, c'est de gérer ces réserves, d'essayer de les agrandir. Nous travaillons avec les fonds qui proviennent des adhésions, de la vente d'ouvrages sur la Nature, des

donations... C'est un peu du bricolage, mais ça me plaît.

Avant, j'étais professeur à l'Université de Leyde. Maintenant, je passe tout mon temps à m'occuper de l'Association. Je préfère ça.

- Et qui peut venir ici? Seulement le Président?"

Encore une fois, Nils éclata de rire.

"Oh non! Tous les membres de l'Association peuvent venir, ils doivent contacter le correspondant local pour connaître le code qui leur ouvre la porte. Il y a même des visites guidées le dimanche, par petits groupes, pour les personnes extérieures à l'Association. Les animaux sont habitués, on ne les dérange pas."

Nils lui raconta brièvement l'historique de ces réserves. Il raconta comment, la pression humaine s'accroissant sur la nature sauvage au fur et à mesure de la croissance démographique et des "progrès" techniques, des Associations de Protection de la Nature s'étaient, au cours du 20ème siècle, regroupées, fédérées, à travers toute l'Europe, puis le monde entier, pour acheter des terres et les préserver, avec leur flore et leur faune. Ces gens là avaient compris que, dans une société dominée par l'argent et la rentabilité, seul l'argent pourrait sauver le monde

sauvage. Ils le mirent donc à l'abri derrière le mur de la propriété privée. Les vrais murs, en béton, furent construits petit à petit, pour venir à bout du braconnage, et aussi pour protéger les animaux des maladrresses involontaires des promeneurs qui risquaient de les faire fuir hors des réserves.

Pendant longtemps, les membres de l'Association avaient fermé l'accès des réserves à toute personne étrangère à l'Association. Ce réflexe de défense, Nils le jugeait maladroit et inefficace. Il avait su convaincre ses camarades de la nécessité d'ouvrir les réserves, pour faire découvrir la Nature aux gens, leur montrer ce qu'elle avait été, ce qu'elle pourrait redevenir. Il avait été à l'origine des premières visites guidées, aux Pays-Bas. L'exemple avait fait tache d'huile. Nils avait été élu Président.

Alice finissait lentement son sandwich. Elle se sentait remplie d'une bonne fatigue, les joues un peu chaudes de soleil. Comme Nils s'était tu, elle se tourna vers lui et lui demanda:

"Tu as des formulaires d'inscription pour ton Association?"

- Dans la voiture. Je t'en donnerai tout à l'heure.

- Est-ce que je peux proposer à des amis une visite guidée de cette réserve?"

- Sans problème. Si tu deviens membre de l'Association, tu auras accès à la Bibliothèque et à la Vidéothèque, et tu recevras un bulletin d'information tous les mois.

- Je suis membre de l'Association.

- Alors, bienvenue."

7

Il était 4 heures de l'après-midi quand le portail, grinçant sur ses gonds, s'ouvrit à nouveau sur les mornes étendues cultivées, et qu'ils repassèrent de l'autre côté du mur. L'autre côté du mur! Alice laissa errer son regard sur le désert qui s'offrait devant elle. Ici, il n'y avait même pas de blé d'hiver, les champs n'étaient pas semés, et le vent soulevait un peu de poussière au-dessus de la terre brune. Alice se sentait bouleversée, elle se disait que le retour en ville serait atroce. Jamais encore elle n'avait vu une pareille beauté. Le choc avait été terrible; elle se sentait maintenant presque anéantie. Il lui semblait que toute sa vie avait été construite sur un mensonge fade et écœurant. Ses petites joies d'hier, les sorties dans la ville, et même les heures passées dans le minuscule Jardin Public, LE jardin jusqu'à maintenant pour elle. Tout cela était si misérable qu'elle se demandait si la vie valait la peine d'être vécue.

Tandis que Nils refermait le portail derrière elle, elle se retourna d'un bond pour regarder à

l'intérieur, avant qu'il ne soit trop tard. Elle avait brutalement l'impression que l'immense porte d'une prison se refermait sur elle. Nils comprit. Il arrêta son geste, et la prenant par les épaules, l'attira dans l'encadrement. Ils restèrent quelques minutes ainsi, regardant les arbres encore dénudés dans lesquels s'affairaient quelques mésanges, l'herbe émaillée par la blanche floraison des anémones que le soleil du soir nimбай d'or, tandis qu'une brume légère montait du sol humide, et Nils lui dit:

"C'est ici chez toi Alice, tu reviendras quand tu voudras. Je te prêterai des livres. Tu pourras les lire, le soir, après ton travail, et quand tu auras pris l'habitude de venir ici, tu supporteras mieux la ville. On est tous passés par là. Il n'y en a pas beaucoup parmi nous qui ont connu ça enfant. On a tous eu ce choc un jour. On s'en remet!"

Ils refermèrent la porte ensemble. Et pendant qu'elle s'endormait à moitié dans le ronronnement de la voiture, Alice réfléchissait à l'avenir. Si Nils ne lui en avait pas parlé, elle connaissait pourtant la suite logique du long travail de l'Association à travers les siècles. D'autant plus qu'elle entrevoyait, elle, un danger gigantesque. Si les cinq hectares du Jardin Public étaient menacés, qu'en était-il de ces immenses réserves disséminées dans le monde! Tôt ou tard, si rien ne changeait, si les autorités continuaient leur fuite en avant en refusant de s'attaquer au problème de la démographie, alors

fatalement les convoitises se porteraient sur les derniers espaces sauvages. Les populations indignées apprendraient que quelques privilégiés détenaient pour leur simple plaisir d'immenses étendues de cette Terre devenue si rare. Au nom du plus grand nombre, on confisquerait les derniers lambeaux de Terre libre, et il ne resterait plus à la surface du globe qu'un immense champ désolé parsemé de grandes villes.

Plus elle y pensait, plus elle était sûre de la voie à suivre. Si on voulait un jour retrouver une Terre où la Nature aurait sa place, il faudrait que la population humaine diminue. De toute façon, la croissance démographique ne pouvait plus se poursuivre. La Terre ne pourrait pas nourrir d'avantage de monde. Mais stabiliser la population mondiale ne suffirait pas. Il faudrait convaincre les gens d'avoir moins d'enfants. Un par couple, pas plus. Il fallait se fixer un objectif, disons dix milliards d'habitants, ou même cinq seulement. A atteindre en quelques centaines d'années. Et au fur et à mesure que la place se libérerait, agrandir les réserves, les ouvrir, aménager les zones cultivées pour y réintroduire des arbres, des bosquets, des haies... Recréer des zones humides...

Quel travail! Mais elle savait maintenant à quoi servirait cette vie qui lui avait paru si inutile, tout à l'heure. Elle en était sûre.

Et dans cette douce certitude, elle s'endormit,

tandis que le soleil, énorme boule orangée, sombrait
derrière les vastes étendues désertes.